

## Sœur JOLIOT

**12 Septembre 1880 - 19 Juillet 1957**  
**Collège Saint Vincent de Paul – Helmieh – Caire - Egypte**

Sœur Joliot est née le jour du Saint nom de Marie en 1880. Elle est morte le jour de la fête des translations des reliques de saint Vincent de Paul en 1957.

Comme si le bon Dieu, en ces deux dates extrêmes voulait marquer les deux grands amours de sa vie: la Sainte Vierge et Saint Vincent de Paul.

\*\*\*

De sa jeunesse, très peu de détail, ma sœur Joliot ne sera jamais prolix. La maxime « peu dire, beaucoup faire! » est sienne. On sait seulement qu'elle est née à Paris dans le 11<sup>ème</sup> arrondissement ; Que son père était officier, commandant. Que toute la famille le suivait dans ses divers changements de garnison, ce qui ouvrait sans cesse de nouveaux horizons à l'esprit observateur de sa fille Eugénie.

Celle fit d'excellentes études couronnées par le brevet simple, puis par le brevet supérieur ; apprit la musique, le dessin, un peu d'anglais. En somme l'éducation classique de cette fin du XIX siècle, à laquelle s'ajoutèrent une profonde formation religieuse, et plus tard, le certificat d'aptitudes pédagogiques et un diplôme d'infirmière. Excellent terrain pour préparer la solide vocation dont l'Egypte, surtout, goûtera les fruits savoureux.

Après le postulat à l'hôpital Saint Joseph, vient le séminaire où le petit bonnet est jugé : « bon caractère mais indépendant » l'obéissance sera pour elle non une passivité subie, mais une vertu volontairement conquise à la pointe de l'épée ! C'est beaucoup mieux ainsi : le Seigneur est plus honoré par un « Oui adulte » pleinement conscient des droits de Dieu sur sa créature que par un mou tonnage irréfléchi qui se contente de suivre, laisse l'âme affolée devant la moindre responsabilité, et la prive trop souvent de « vrai mérite ».

## Sœur de CLASSE

**VERSAILLE, Notre Dame**

A la prise d'habit, ma sœur Joliot reçoit son placement pour Versailles, paroisse Notre Dame. On est en 1904 : la liberté d'enseignement vient d'être enlevée aux congréganistes. En attendant dans l'exécution de la loi, courageusement la Communauté tient, jusqu'à ce qu'elle reçoive la mise en demeure de se retirer tout à fait des classes. Et la nouvelle cornette ; pendant cinq ans, va faire ses premières armes au Cours supérieur... Au-dedans, comme au dehors, elle sera la joie de tous ceux et celles qui l'approcheront.

Au dehors. Ecoutons l'une de celles qui eut l'honneur de choisir elle aussi la voie des parfaits :

"Pendant trois années, de 1906 à 1909 j'ai eu le bonheur de vivre auprès de celle que nous appelions « sœur Catherine ».

« Enseignement clair. Leçons bien préparées. C'était surtout le Catéchisme, tous les jours, qui me faisait impression. »

Toujours patiente, Sœur Catherine aimait toutes ses élèves sans partialité. "J'ai admiré son esprit de mortification. Alors que l'hiver, ses mains étaient gonflées

D'engelures et parfois crevassées, jamais nous ne pouvions la voir rechercher de soulagement.

« Une visite, au château de Versailles, le 25 Novembre marquait sa fête. Malgré le temps toujours très froid, notre chère maîtresse nous conduisait sans châte (nous pensions que c'était pour faire pénitence), dans les bosquets du parc. La promenade se transformait en leçon de botanique... Si piété était réelle que toutes ses instructions projetaient une véritable lumière. Je puis dire que ce sont des exemples qui m'ont attirée dans notre chère communauté et depuis quarante cinq ans je demande au bon Dieu de bénir celle que j'ai vu vivre en parfaite Fille de la Charité. »

Témoignage corroboré par celui qui rend sa sœur servante heureuse de souligner les vertus de sa Compagne : « très exacte au lever, caractère égal, cordial, très régulière, piété sincère, Jugement droit et impartial », et ce qui aide a ce bel ensemble: « santé très bonne »... En appuyant sa demande de catéchisme, ma Sœur Cany ne craint, pas d'affirmer : « Elle n'a donné que de la satisfaction par sa piété, sa ferveur, son bon esprit ». Loyalement elle ajoute, au moment où Sœur Catherine sollicite la grâce des saints Vœux : « vive par nature, fait acte d'humilité à la moindre échappée : c'est le seul défaut saillant... elle est vraiment source de consolation pour sa Sœur Servante ! »

Noël 1908 : Ma Sœur Joliot a le bonheur de prononcer ses saints engagements. « Elle rayonnait de bonheur » relève une de ses anciennes élève...

#### ***PARIS : SAINT-MEDARD***

Le sacrifice projette portant déjà son ombre crucifiant: le 1<sup>er</sup> Décembre 1909, l'école libre de Versailles, paroisse Notre Dame, devra fermer ses portes! On en parlait depuis si longtemps que sœur Catherine avait eu le temps de se préparer. Le coup n'en fut pas moins rude: mais « une Fille de la Charité ne doit tenir à rien qu'à Dieu », a enseigné Saint Vincent. Généreusement disponible, ma sœur Joliot ira où nos Vénérés Supérieurs jugeront bon de l'envoyer.

Ce n'est pas encore très loin, à Paris, paroisse Saint-Médard. Là, vit, fortement ancré dans tous les cœurs, le souvenir de Sœur Rosalie Rendu. Là dix ans durant, se sanctifiera et sanctifiera les Jeunes âmes qui lui sont confiées, notre chère Sœur Joliot. Son expérience de Versailles lui servait pour "mieux" faire sa classe. A-t-elle fait cette prière du maître chrétien? Peut-être pas dans les termes, mais dans l'esprit. "Accordez-moi la lumière, non seulement pour empêcher les embûches et les pièges de l'erreur, mais aussi pour pénétrer la vérité Jusqu'à parvenir à cette lumière cette clarté grâce à laquelle ce qui est le plus essentiel devient le plus simple, et dès lors le plus adapté à l'intelligence même des enfants dans lesquelles spécialement se reflète votre divine simplicité; visitez-moi avec le secours de votre Esprit créateur, afin que je puisse dûment enseigner, quand j'en recevrai le mandat, la doctrine de la Foi."

Ce qui brillait dans son enseignement, c'était la clarté et la méthode. Rien laissé au hasard ; ainsi, sans papillonner à droite et à gauche, sans heurt ni accroc, peu à peu,

les enfants s'assimilaient parfaitement à ce qu'elle voulait leur faire comprendre. Et bien entendu, le meilleur de sa riche intelligence, le meilleur de son âme passait dans ses classes de catéchisme. Loin d'elle l'hérésie que le devoir d'état du succès aux examens de fin d'année doit primer tout jusqu'à espacer ou remettre de loin en loin la doctrine chrétienne. La Foi à communiquer, la Foi à développer, la Foi à faire passer dans toute la vie de ses adolescentes était toujours son premier objectif. Sans cela, à quoi bon, n'est-ce pas, être Fille de la Charité!

Sa Joie était bien vive quand petit à petit, sous son influence, aidée par la grâce divine, les fillettes se transformaient et donnaient pour l'avenir les plus grands espoirs...

1914 - 1919, années de guerre : désorganisation des classes... bombardement de Paris à longue distance avec la fameuse Bertha. Ma Sœur Joliot, toute uniment, continue son labeur caché. Avec son diplôme d'infirmière n'eut-elle pas aimé aller aux ambulances? En fille d'officier sans doute, mais l'Obéissance est là qui précise la volonté de Dieu...

"Notre Père céleste a mis chacun de nous à la place où il peut mieux satisfaire son désir infini de nous faire du bien. Son choix inscrutable de l'état de vie ou de la fonction particulière auxquels il nous appelle ne doit pas être jugé sur la valeur intrinsèque de cet état ou de cette fonction, mais seulement sur l'amour de Dieu. J'aime ma vocation non parce que je la juge meilleure, mais parce que c'est celle que Dieu a voulue pour moi..."

L'après-guerre arrivée, combien plus encore ma sœur Joliot vivra ces pensées! La Providence, par la voix de nos vénérés Supérieurs, l'enverra alors à la Maison Centrale d'Ans comme secrétaire de la Visitatrice de Belgique: ma Sœur Bleuzé: il s'agissait pour elle du renoncement à cet apostolat si aimé auprès des jeunes pour un labeur de confiance, sans doute, mais sans contact direct avec les âmes....

Sacrifice qu'illuminent, sans doute, les vues de la foi : « Dieu ne veut pas, seulement que nous devenions telles qu'Il nous désire, mais que nous participions à son œuvre créatrice et que nous l'aidions à faire de nous ce qu'il désire. Dieu veut que je règle ma destinée, que je fasse mon salut et forge mon bonheur éternel selon la voie qu'il veut que je suive... » .

Ayant fait vœu d'obéissance, ma sœur Joliot suivait la voie du Seigneur en se rendant à Ans-Les-Liège.

***SECRETAIRE EN BELGIQUE***  
***24 Mai 1919 au 18 Juillet 1923***

Une sœur qui partagea son existence durant ces quatre années en dévoile un peu la beauté :

« Notre chère sœur Joliot est arrivée en Belgique le 24 Mai 1919. Elle quittait la maison Saint-Médard de Paris, ruche bourdonnante d'œuvres, pour venir remplir à la Maison Centrale d'Ans l'office de secrétaire.

Le sacrifice que L'obéissance lui demandait était douloureux pour sa nature; supérieurement douée pour l'enseignement - elle en avait la vocation – elle s'était consacrée tout entière à ses élèves sur lesquelles elle exerçait une profonde et heureuse influence. Caractère énergique, plutôt réservé et froid au premier abord, ma sœur Joliot ne laissa rien paraître des multiples renoncements que ce changement imposait à sa nature ardente.

Elle se mit consciencieusement à une tâche tout à fait nouvelle pour elle - tâche qui n'était pas sans difficultés. Au cours des années de guerre 14-18 le bon Dieu avait successivement rappelé à lui tous les membres du conseil. Celui-ci avait été entièrement renouvelé après la guerre et il fallait se mettre au courant des multiples rouages de l'administration d'une Province.

Ma Sœur Joliot, que nous appelions ma sœur Emilie, y consacra son sens surnaturel du devoir, sa belle intelligence et l'équilibre d'une nature calme et pondérée, servie par une magnifique santé.

Afin de lui procurer une heureuse détente et lui permettre d'employer pour l'apostolat les dons que le bon Dieu lui avait si libéralement départis, ma sœur Visitatrice lui confia les enfants de Marie et la section des grandes du patronage. Bien vite elle gagna la confiance de cette turbulente jeunesse; elle savait donner à ces grandes filles des convictions religieuses profondes et, « grand-mères » maintenant, elles se souviennent encore des leçons de religion dans lesquelles ma sœur Emilie faisait passer sa foi éclairée et sa solide piété.

Je considère comme une grâce d'avoir eu ma sœur Joliot comme première d'office pendant mes premières années de vocation. Elle était vraiment, pour moi, la « sœur aînée » aimant surnaturellement sa jeune compagne. Elle ne ménageait pas les charités spirituelles bien appliquées, mais. Elle exigeait de moi le même témoignage d'affection vraie et l'acceptait avec une humilité qui me confondait. Le moindre écart de caractère était toujours réparé avec une sincérité et une humilité touchante dans tous les détails de sa vie, elle était d'ailleurs d'une scrupuleuse fidélité à la sainte Eglise.

Fille d'officier, ma Sœur Joliot en avait les fortes vertus, mais elle avait aussi à lutter contre un tempérament volontaire et tenace et j'admirais d'autant plus sa filiale et déférente soumission à l'égard de notre Vénérée Visitatrice, ma Sœur Bleuzé, dont elle s'efforçait d'alléger la tâche par un dévouement toujours en éveil.

Parfois, dans un épanchement fraternel, elle laissait entendre combien à certains moments l'obéissance coûtait à sa nature et un jour, elle conclut en riant: "Alors, aux grands maux, les grands remèdes".

Je ne compris pas, à ce moment ce qu'elle avait voulu dire, mais la signification de ces paroles me fut révélée par une indiscretion bien involontaire. Pendant une absence prolongée de ma sœur Emilie, je voulus lui réserver une agréable surprise à son retour en raccommodant son habit. Quelle ne fut pas ma stupéfaction en défaisant le paquet soigneusement enveloppé, de trouver un cilice qui portait les traces d'un usage fréquent; je restai sur place toute confondue et émue et remis bien vite tout en ordre afin de ne pas dévoiler le secret que j'avais surpris, bien malgré moi le beau secret d'une âme pénitente et réparatrice.

Dans notre petit secrétariat les journées s'écoulaient paisibles et heureuses, dans une entente cordiale, parfaite, sous la ferme quoique maternelle, conduite de notre Vénérée Visitatrice mais déjà l'ombre de la croix se profilait à l'horizon.

Au mois de mai 1922, ma sœur Bleuzé fit une grave maladie dont les médecins ne purent découvrir l'origine d'un séjour en Suisse sembla raffermir sa santé et elle reprit vaillamment sa charge, mais après quelques mois d'activité elle eut une rechute et le mal se déclara inexorable et extrêmement douloureux. Ma Sœur Emilie se fit l'infirmière de la vénérée malade, la soignant jour et nuit avec un filial dévouement, sans jamais laisser paraître aucune lassitude. Quand nous lui demandions si elle

n'était pas trop fatiguée, elle répondait en souriant : « Le bon Dieu m'a donné une forte santé, il faut bien que je l'use un peu. »

Lors de sa première crise, ma sœur Bleuzé lui avait fait promettre de l'avertir loyalement le jour où son entourage jugerait que sa santé défaillante ne lui permettrait plus de remplir la charge de Visitatrice. Ma Sœur Joliot ne faillit pas à ce pénible devoir; malgré tout ce qui en coûtait à son cœur aimant, elle avertit l'édifiante malade de la gravité de son état qui ne laissait guère d'espoir de guérison. Ma sœur Visitatrice la remercia avec effusion, et le jour même, elle adressait à Notre Très Honorée Mère Inchelin sa demande de déposition, en se mettant à la disposition des vénérés supérieurs avec une sainte indifférence.

Aux âmes qui s'immolent sans réserve, Notre Seigneur se plaît à faire partager son calice de souffrances. Tandis, que ma Sœur Bleuzé se préparait à quitter définitivement la Province à laquelle elle s'était donnée jusqu'à l'épuisement complet de ses forces, ma sœur Joliot, dont rien ne faisait prévoir le changement était rappelée à Paris.

Notre Très Honorée Mère lui annonçait en même temps qu'elle était désignée pour remplir la charge d'Assistante de la Province de Syrie. Dieu seul a pu mesurer, ce que ce départ en des circonstances aussi douloureuses, a pu lui coûter!

Toujours maîtresse d'elle-même, elle refoulait ses larmes, mais sa pâleur trahissait ses sentiments intimes; fille de devoir et d'obéissance, elle prit immédiatement ses dispositions pour répondre à l'appel de nos vénérés supérieurs, et, dès le lendemain, elle quittait sa Maison Centrale pour se rendre à la Maison-Mère. Notre vénérée malade ne fut pas moins généreuse dans le sacrifice de sa chère secrétaire, devenue pour elle la plus délicate et la plus dévouée des infirmières.

Ces deux vraies filles de la charité puisaient dans une vie intérieure profonde une pleine et amoureuse soumission à tout ce que Dieu demandait d'elles; leurs exemples sont restés profondément gravés dans nos cœurs. Ni la distance, ni les longues années de séparations, n'ont pu affaiblir les liens de fraternelle affection qui m'unissaient à ma Sœur Joliot; elle-même avait fidèlement conservé le souvenir de la Belgique.

### ***ASSISTANTE DE LA PROVINCE DU LIBAN***

Assistante de ma Sœur Méglin, ma sœur Joliot prenait part au Conseils de la Province et y donnait son avis. Elle remplissait aussi l'office de la secrétaire. Mais c'est, surtout, dans la direction des écoles nombreuses au Liban, qu'elle excella. A son départ, sept ans plus tard, la Visitatrice résumait ainsi sa pensée sur celle qui l'entoura d'une affectueuse vénération:

« Ma Sœur Joliot remplissait ses fonctions avec intelligence et dévouement. Spécialement chargée des classes, elle y a relevé le niveau des études, non seulement à la Maison Centrale, mais dans les autres maisons de Beyrouth, stimulant maîtresses et élèves par des concours, visitant également les classes de nos maisons de Syrie et de Caïffa. »

Tout cela représentait un travail absorbant. A La maison Centrale: 1050 enfants; à L'Immaculée-Conception : 1065; à Ras-Beyrouth: plus de 700, etc. En réalité, plus de 8000 enfants fréquentaient les classes, sans compter les effectifs d'Egypte!

Et cela sans parler des patronages de la Maison Centrale: 110 filles, 250 femmes; les Enfants de Marie, plus de 300 et le service des pauvres avec son Dispensaire, son fourneau avec ses 80 portions quotidiennes...

Une Sœur relève : « Ce qui m'a le plus frappée en elle, c'est son esprit de droiture, de franchise, sa compassion pour les faibles et les malheureux. Sa complaisance aussi, toujours prête à rendre service, malgré le surmenage de son travail.

Pendant l'absence de ma sœur visitatrice, elle aimait à nous voir groupés autour d'elle ; dire chacune notre petit mot pour égayer les récréations.

Juste envers toutes, sans préférences, chacune de nous pouvait entrer dans son cabinet om l'on trouvait le meilleur accueil.

Sept ans ma sœur Joliot va se donner sans compter. Puis nos vénérés supérieurs lui demandèrent le sacrifice de Beyrouth pour aller au Caire, au Collège Saint Vincent de Paul dont elle connaissait la situation extrêmement difficile.

### **Sœur servante au Caire : 27 ans**

« O mes chères sœurs, quand vous aurez l'occasion de changer de demeure, pensant que c'est la divine Providence qui l'ordonne, ne dites jamais : c'est telle sœur, c'est telle rencontre qui me fait sortir de ce lieu-là. Croyez au contraire que c'est le soin de la divine Providence pour vous. »

Saint Vincent faisait cette recommandation à nos premières sœurs. Pour ma sœur Joliot, le changement qui lui était demandé était un vrai coup de foudre ; elle l'expose elle-même à Notre Très Honorée Mère :

« Je ne vous ai pas écrit au reçu de votre lettre pour vous assurer de mon entière soumission, parce que je savais que ma chère sœur Visitatrice l'avait fait, et un peu aussi parce que j'ai été si étonnée et si effrayée que je n'aurais pu m'exprimer. Vous nous avez demandé un bien douloureux sacrifice, ma très Honorée Mère, depuis sept ans j'avais fait tout mon possible pour alléger le fardeau de ma sœur Visitatrice; de son côté, elle me témoignait une grande affection et bien des fois nos sœurs de la Province m'avaient dit quelle édification c'était pour elles de voir une si grande union entre nous.

Maintenant, je vous en prie, donnez à ma sœur Méglin, une assistante qui puisse diriger les classes : il y'en a vingt deux, et elle ne peut pas s'en occuper, étant trop occupée et souvent absente. De plus sa vue étant bien diminuée par la cataracte qui fait des progrès insensibles mais réels, il faut que l'Assistante puisse se charger des écritures : lettres, registres, comptes-rendus...

Je ne regrette pas, Ma Mère, que vous m'ayez enlevée à la vie si heureuse que j'avais à Beyrouth : je sais que la Communauté est vivifiée par les sacrifices et que c'est ainsi qu'elle fait du bien, mais je suis épouvantée par la responsabilité et je me demande, mais je suis épouvantée pour la responsabilité et je me demande comment je pourrai me tirer d'affaire, si loin des Supérieurs et sans personne à me conseiller; aussi je vous le dis ma très Honorée Mère, je compte uniquement sur la grâce de l'obéissance, et si je vois que, malgré les efforts, je ne puis conduire une œuvre si difficile, je vous préviendrai et vous aurez bien pitié de moi... »

Une situation financière très obérée attendait en effet ma sœur Joliot à son arrivée au Caire. Plus de deux millions valeur 1930.

Pour le bien comprendre, un peu d'histoire...

« Bénie, dit Yaveh, soit l'Egypte, mon peuple » (Isaïe)

C'est en 1844 que nos sœurs arrivèrent en Egypte et la Miséricorde d'Alexandrie remontait à 1845. Mais ce n'est qu'en 1901 qu'elles vinrent au Caire, appelées par la colonie française désireuse de venir en aide à ses nationaux établis en Egypte et souvent, bien délaissés. Dans l'hôpital qui fut fondé, on pensait n'avoir que quelques malades; il en vint quarante-trois dès le premier mois.

La Sœur Servante rêvait d'installer en cette grande ville, en plus de l'hôpital, toutes les œuvres de Saint Vincent. Elle loua une boutique, et appelant une compagne, ma Sœur Médebielle, lui en remit la clé en disant: « Allez, ma sœur, ouvrir la Miséricorde ». Stupéfaction de la petite sœur béarnaise. Elle partit faire connaissance de « sa boutique » ; la trouva fort sale, la nettoya; une voisine prêta un seau et un balai; deux Arabes frottèrent le pavé; les Frères des Ecoles chrétiennes fournirent quelques bancs ; un pharmacien des remèdes, un épicier de vieilles caisses qui servirent de tables et d'armoires. Le Dispensaire s'organisait.

Mais, les clients? Notre sœur s'en fut dans les rues, avisa de jeunes Arabes et offrit de soigner leurs yeux. Aubaine dont ils parlèrent à d'autres; cela fit boule de neige et attira médecin, ressources, etc. Sa Sœur Servante, triomphante de ses heureux débuts, l'encourageait : « Vous voyez bien; il ne faut; pas avoir peur que quelque chose nous manque, La Providence vous aidera! »

Et la Providence aida de la même manière pour le Fourneau, pour les classes... Ouverture de celles-ci annoncée pour le 1<sup>er</sup> Septembre. Le 31 Août, il n'y avait encore ni mobilier, ni maîtresse. Pauvre Sœur Vincent! Passant dans une rue, elle découvre - ô surprise - une affiche: « matériel d'école à vendre ». Elle se précipite: six tables d'élèves, un bureau, un tableau noir, pour 20 francs! "On aurait pu marchander, dit la sœur Servante qui cependant, donne cette grosse somme de 20 francs d'alors... Le lendemain matin, au petit jour, Sœur Vincent nettoie, arrange ses six tables, son bureau, son tableau: tout est prêt. Une vingtaine d'enfants arrivent... Sœur Vincent ressasse ses vieilles connaissances de son petit village de Saint-Abit en douce France et, ayant compté ses brebis, les fait mettre en rang pour entrer dignement. Il faut parler du bon Dieu pour commencer, pense-t-elle. Oui, bien sûr, mais voilà qu'elle constate que toutes ses ouailles sont de religion différentes.

« Bonne Providence, à mon secours! » Cherchant un terrain d'entente, la Sœur Vincent se mit à raconter... la création du monde avec tant de cœur et de gestes! que toutes sont suspendues. Soudain, nouveau miracle de la Providence, trois cornettes s'encadrent dans la fenêtre: la bonne Sœur servante et deux autres sœurs, dont une de classe venue du Liban pour accompagner sa compagne malade. On devine la suite: ma Sœur Rouleau prêta une autre Sœur pour mener aux eaux la malade et la Sœur de classe fut bel et bien réquisitionnée pour s'occuper de la nouvelle école, berceau du grand collègue actuel.

Depuis 1901, bien des fois l'œuvre se transplanta! En 1909, elle s'installa dans un vieux palais, Chérif Pacha, vaste à souhait. Non seulement les enfants des écoles pouvaient y évoluer à l'aise, mais aussi le Dispensaire y recevoir ses clients, et Enfants de Marie, Louise de Marillac, patronages divers, y tenir leurs réunions. En 1928 mille quatre cents enfants fréquentaient les classes.

Seulement, il y avait un seulement... Les bâtiments si beaux qu'ils soient: plafonds peints et décorés de mosaïques, pavés de marbre, somptueux escalier, etc. Tout cela menaçait ruine et le devint un beau jour de 1929!

Il fallut reconstruire. On émigra en plein quartier musulman. On vit grand... très grand... Etages de plus de cinq mètres de haut, rampes d'escalier en fer forgé,

marches en pierre de Trieste, etc. Mais dettes en proportion, dont s'effraya la pauvre sœur Joliot, nouvellement nommée Sœur Servante. M. Cazot, en Visite extraordinaire, écrivait : « situation qui; sans être grave, est sérieuse. »

Une Sœur qui la vit à l'œuvre à cette époque relate :

« Placée au Caire, en présence d'une situation extrêmement difficile et délicate au point de vue finances, elle fut tout simplement héroïque de ne pas abandonner la partie quand elle put en mesurer la gravité.

L'étendue des dettes ne se révéla pas tout de suite. C'est peu à peu et au fur et à mesure des échéances qui s'échelonnaient au long d'une année qu'elle comprit la gravité d'une situation à laquelle, pour l'honneur de la communauté, il lui fallait faire face et sans délai.

Comment le fit-elle? Surnaturellement...

Nous ne pouvons-pas espérer trouver de l'aide en ce moment en Egypte, écrit-elle. La crise financière et politique très grave qui sévit sur le pays atteint les familles les plus fortunées. On se restreint sur tout et d'abord sur les charités.

Puis, nous avons ici l'orphelinat des garçons et l'Asile des enfants trouvés, tous deux sans aucune ressource, "vivant des secours donnés par la société française. On trouve que c'est assez de deux maisons de la même Communauté, vivant d'aumônes... »

« Je ne suis pas découragée. Je ferai tout ce que je pourrai mais il faut bien compter sur la Providence pour ne pas se dérober à une pareille charge. Mon plus grand motif d'espérer, c'est la générosité et le dévouement de mes compagnes qui remplissent depuis tant d'années, avec une si grande abnégation, un devoir sans consolations. J'en suis sûre: le bon Maître les récompensera de leur esprit de foi. »

Lucidement, elle fait le point de la situation:

« Je m'habitue au Caire parce que je le dois, et que je le veux, mais je vous assure, ma Très Honorée Mère, que les débuts ont été pénibles.

D'abord cet isolement, si loin de la Maison centrale, puis l'obligation de prendre la place de ma devancière, qui avait tout à fait oublié sa demande de déposition, et que je fais souffrir, je le sens malgré tous mes efforts. »

Enfin, Ma sœur Joliot avouera plus tard qu'elle resta deux ans sans trouver le sommeil. Elle crut même bon un moment, de présenter un tableau net des dettes grevant la maison, et de demander son rappel, craignant de n'avoir pas la possibilité d'y porter remède à la situation financière vraiment inextricable.

Au reçu de la réponse des Supérieurs qui lui demandaient cependant de s'y consacrer tout à fait, nous la vîmes pleurer, écrit une Sœur: puis, résolument, s'appuyant sur la grâce de l'Obéissance, elle se mit à l'œuvre...

Seule, oui, pour assumer de très grandes responsabilités, mais confiante en la Providence, ce qui sera sa caractéristique.

« Ce qui me frappa, relève une de celles qui vécut ces années-là, ce fut son optimisme, basé sur la confiance totale en Dieu. Elle ne voulut ni plaintes, ni lamentations. Le souci des dettes ne devait pas peser sur nous: elle le porta personnellement et, pendant les dix premières années, où décembre ramenait une très grosse échéance impossible à régler par des moyens humains, il y eut chaque fois, pendant dix ans, une intervention providentielle indiscutable. Sa foi recourait beaucoup tout d'abord à la prière; puis elle s'appuyait sur la charité : la situation obérée ne mettait pas obstacle à recevoir les enfants pauvres ne pouvant pas ou pouvant peu rétribuer les scolarités. »

Les obstacles pourtant ne manquaient pas :

« La rentrée des classes n'a pas été ce qu'avaient espéré nos sœurs, expose ma Sœur Joliot. L'effectif est à peu près le tiers de ce qu'il était autrefois- 230 enfants dont 67 chrétiennes au collège: 120 dont une centaine de comptes à l'école gratuite.

Cela vient de ce que l'année dernière on n'avait pu recevoir beaucoup d'enfants, faute de local, et aussi parce que notre maison est située loin du centre, dans un quartier exclusivement musulman, où les chrétiens n'ont pas l'occasion d'aller et qu'ils ne connaissent pas, par conséquent. Nos élèves sont donc, pour la majorité, des Musulmanes. C'est bien pénible, car il n'y a rien à espérer au point de vue religieux; et de plus, cette majorité crée un état d'esprit qui n'est pas favorable pour nos petites chrétiennes dont la foi trouve déjà chez elles tant de contradictions.

Cette population du Caire est si spéciale"!

C'est un mélange de toutes les religions et de toutes les nationalités: une grande licence de mœurs règne dans ce milieu cosmopolite: les Enfants de Marie qui persévèrent ont bien du mérite.

Voilà le champ ingrat où il nous faut travailler. Il est bien nécessaire de se rappeler que notre divin Maître se contentera de nos efforts et ne demande pas le succès.

Cette lettre soulevait l'objection à laquelle une Conférence, à l'Institut Catholique de Paris, de Notre Respectable Père Directeur M. Cazot, avait essayé de répondre:

« A quoi bon ces écoles ? L'on y apprend le français et elles contribuent à l'influence française, mais de quelle utilité sont-elles pour la conversion des âmes ?

« En réalité, répondait-il, c'est le seul moyen d'atteindre les Musulmans et les Juifs si nombreux dans ces pays, et je dirai même les Schismatiques. Puis, s'ils ne se convertissent pas, au sens strict du mot, du moins ils y apprennent à connaître le prêtre catholique et aussi à l'aimer. Ils en sortent imprégnés d'esprit chrétien, de la civilisation chrétienne. Leurs maîtres exercent nécessairement sur eux une profonde influence, celle du savoir, de la vertu et du dévouement. On n'arrive pas à les conduire dans le sein de l'Eglise catholique, mais qui connaît les mystères de la grâce et de la sanctification des âmes ? Il y a le corps de l'Eglise, c'est à dire tous ceux, qui officiellement en font partie ; mais il y a l'âme de l'église, et a l'âme de l'Eglise appartiennent tous ceux qui sont de bonne foi (la chose est essentielle) ; et qui, pour différentes raisons: ignorance, préjugés de l'éducation ou de la nation, ou impuissance quelconque, n'ont pu arriver jusqu'à la lumière intégrale de la foi, entrer dans le sein de l'église. Ils poursuivent dans leur vie la réalisation du vrai, du bien, du juste et de l'honnête, s'abstenant du mal. Tout cela n'est-ce pas l'amour de Dieu qui justifie l'homme même en dehors des sacrements, et tout cela ne l'apprennent-ils pas sans nos écoles ? »

Ma Sœur Joliot a, d'ailleurs, la joie de constater l'excellent esprit de la petite famille qui contribue à ces bons résultats :

"Ma grande consolation, peut-elle écrire, c'est le bon esprit et l'union qui règnent dans la famille. Nos sœurs sont très généreuses et dévouées. Après les dures vacances qu'elles avaient passées en emménagements et en travaux de toutes sortes, elles ont repris la classe le 1<sup>er</sup> septembre, sans un mot de plainte, et malgré tout, il a fallu le jeudi et aux court des récréations, se mettre à raccommoder le linge qui n'avait pas été touché depuis deux ans ! Tout est fini maintenant; elles ont même commencé à faire du linge neuf, car les pauvres chemises sont dans un état lamentable... Et tout cela se fait joyeusement. Le bon Dieu ne laissera pas cette générosité, sans récompense ! »

Ma Sœur Joliot est d'ailleurs la première à mettre la main à la pâte: elle arrive en 1930 et se soucie d'associer sa maison à l'action de grâce des Apparitions de 1830. La première, elle préparera guirlandes et bannières, stimulant tout son monde. « A genoux, par terre, elle peint les oriflammes, dit un témoin; elle se relève cramoisie mais heureuse! »

« Nous nous étions entendues avec les deux autres orphelinats de la ville pour faire une sorte de triduum, un jour dans chaque maison, les 21, 22 et 25 novembre. Chez nous, c'était le dimanche 23; nous avons travaillé avec ardeur, aidées des enfants, pour faire des guirlandes et des bannières. La chapelle et la cour étaient ornées. Le matin, Messe chantée et réception des Enfants de Marie. Le soir procession et salut.

L'affluence était si grande que nous avons distribué neuf grosses de médailles: Les musulmans eux-mêmes venaient en demander et depuis, nos petites élèves la porte avec vénération. Les pauvres enfants viendraient-ils volontiers à notre foi si les lois de la famille ne leur enlevaient toute liberté.

La pauvreté, joyeusement, on la pratiquait dans la petite famille, en ces années de transplantation des œuvres:

Le jardin produisait de grosses bananes: c'était là l'unique dessert tout le long de l'année, raconte une sœur servante amie; une fois, j'apportais des pommes: ce fut une explosion de reconnaissance... »

Le contraste entre la riche ville, capitale de Egypte; le luxe aussi de certaines enfants fréquentant la maison n'en paraissait que plus saisissant. Cette pauvreté même portait témoignage.

L'Egypte elle-même d'ailleurs est pays de contraste : « Depuis les Pharaons, le fellah (laboureur) et le Nil ont fait l'Egypte ; et le désert l'a défendue. »

Le Nil ?

« La ligne de vie qui l'accompagne dans sa course vers la mer, se faufile comme un serpent entre deux falaises ou plateaux d'un rouge ocre. Déjà, sous les Pharaons, ces deux teintes fortement contrastées marquaient le passage brutal et sans transition du royaume de la vie à la demeure des morts. Les anciens égyptiens appelaient «Kem » ou « terre noire », cette gaine de terre limoneuse qui enveloppe le grand fleuve, par opposition aux déserts ou "terre rouge" qui enserrant de chaque côté la vallée fertile, la défendent contre les invasions, mais aussi mettent obstacle à son expansion. Ces deux déserts, Arabique et Lybique, sont peut être la principale cause de la durée pendant plus de trente siècles de la civilisation égyptienne, toujours égale à elle-même.

L'Egypte totale représente presque le double du territoire français : un million de kilomètres carrés; mais l'Egypte vivante et nourricière n'est que la zone mouillée du fleuve. Ce filament de terre cultivable, long de mille kilomètres, large d'un kilomètre à vingt cinq kilomètres, s'étale en largeur dans le delta, et fait sur mer un front de deux cent soixante kilomètres, soit l'étendue de la Belgique. Cette comparaison fait toucher du doigt un des problèmes cruciaux de ce pays. Car sur un territoire « utile » aussi grand que la Belgique, il doit nourrir non pas sept millions, mais plus de vingt deux millions, sans avoir à sa disposition ni charbon, ni grande industrie, ni les ressources d'un riche territoire comme le Congo Belge. »

Une jeune collégienne égyptienne situe bien exactement son cher pays :

« L'Egypte, mon beau pays natal est une terre de contrastes, répète-t-elle, une terre de rêve et de réalité, de souvenir et d'espérance, d'antique et de nouveau. C'est les fondements de l'Eglise d'Orient. Grande cité intellectuelle, Alexandrie a été un centre de discussions théologiques passionnées. Saint Athanase (299-373) s'y fit remarquer

par la vaillance de sa lutte contre l'hérésie arienne. Saint Cyrille (376-444) y affirma, contre Nestorius, une seule personne en Jésus. Saint Paul et Saint Antoine, dont la rencontre est restée célèbre, ont été les initiateurs de l'érémisme, du monachisme au vrai sens du mot. Saint Pacôme a été le fondateur de la vie cénobitique proprement dite, des communautés assemblées.

« La Haute-Egypte s'est jadis peuplée de monastères. A côté des ermites et des moines, il y a eu de très nombreux martyrs. Saint Mennas a déserté l'armée romaine pour embrasser la foi chrétienne et il aurait pu être réintégré dans les légions avec son ancien grade, s'il avait consenti à sacrifier aux faux dieux et s'il n'avait pas préféré mourir. Le même sacrifice aux dieux païens qu'ont héroïquement refusé, dans la localité helvétique qui est depuis devenue Saint-Maurice en Valais, Saint Mennas et ses compagnons égyptiens de la légion Thébaine le refusent aussi.

Sous l'empereur Néron, en l'an 62, il y a déjà un évêque à Alexandrie (cette ville devient, avec Antioche, Jérusalem et Rome, l'un des quatre patriarcats de la chrétienté. Mais les coptes catholiques égyptiens suivent dans l'erreur doctrinale le patriarche Dioscore en 451, et quand l'empire romain se divise en deux Etats, l'Egypte devient province de l'empire oriental: l'Empire byzantin.

Histoire dont il faut connaître les grandes lignes pour comprendre l'apostolat de nos sœurs.

En 640, un lieutenant du Calife Omar, le deuxième successeur de Mahomet, enlève l'Egypte à l'Empereur byzantin: la religion musulmane remplace presque complètement la religion chrétienne et la langue arabe succède au grec et au copte. La capitale se déplace d'Alexandrie au Caire: en 972 y est fondée la célèbre Université Musulmane Al Azhar. A partir du X<sup>ème</sup> siècle, l'Egypte devient un Etat indépendant sous les dynasties étrangères.

De 1517 à 1882, l'Egypte passe aux Turcs; de 1882 à 1922, aux Anglais, malgré une apparente autonomie. En 1922 le protectorat est rejeté et le pays devient un Etat souverain. En 1936, un jeune roi monte sur le trône. En 1953, la République est proclamée.

Sur une population de vingt-deux millions d'habitants, voici quelle est actuellement la situation des chrétiens :

#### 1) Chrétiens catholiques :

Les catholiques latins, les plus nombreux, comptent environ 80000 fidèles avec trois vicariats apostoliques. Ils étaient 200000 il y a vingt ans, mais plus de 100000 ont dû quitter l'Egypte.

Les catholiques coptes, la plus vieille Eglise égyptienne de source locale; située en Haute Egypte et est un pays où toutes les religions, toutes les races et toutes les générations ont laissé un témoignage, de leur existence passée.

Les Pyramides majestueuses, grandiose souvenir des Pharaons, ne voisinent-elles pas avec le grand hôtel moderne ? On voit souvent un copte de vieille race égyptienne ou profil fin des pharaons, discutant avec un Libanais; ou un Arabe en longue robe se disputant avec un Grec, un Turc ou même un soudanais... Dans une rue très élégante, aux grands immeubles modernes, débouche souvent une petite ruelle malpropre aux maisons délabrées? Et une grande automobile luxueuse croise une charrette à âne ou un chameau...

L'Egypte est à la fois une terre de traditions et de progrès. Lorsqu'on a vu les outils du fellah si semblables aux outils des temps pharaoniques, on s'étonne de voir dans la terre riche propriétaire une machine agricole des plus modernes. Mais le contraste ne s'arrête pas là.

Pourquoi cette opposition dans la nature elle-même? Le désert mystérieux et profond au sable changeant, tour à tour couleur d'or, d'améthyste ou de rubis, les champs fertiles d'émeraude où serpente le Nil imposant, ou la mer aux eaux de saphir tumultueuse et sombre.

Pourquoi cette opposition, même dans les croyances ? Là ce fin minaret d'une mosquée: ici le clocher avec la croix se détachant sur le ciel d'Orient avec la cloche qui annonce le Sauveur du monde ? L'Egypte a eu l'honneur de connaître Jésus, Marie, et Joseph; avant l'invasion musulmane.

Terre des pharaons, poursuit la petite Egyptienne, le secret de ton mystère est profond. Autrefois tu as atteint le plus haut degré de civilisation: pendant 4000 ans tu as gouverné le monde comme tu as écrasé les voisins de ta puissance. Hélas! Ta beauté, ta fertilité ont attiré la convoitise des peuples.

Les Grecs, puis les Romains, ensuite les Turcs t'ont envahie tour à tour. Les Bédouins, ignorants et barbares ont détruit les vestiges de ta civilisation. Pendant des siècles, tu as été humiliée, toi, habituée au triomphe.

De ta belle civilisation il ne restait qu'un souvenir douloureux. Mais tu n'as pu demeurer si bas dans la déchéance. Le peuple juif a prospéré en Egypte: il y a été persécuté. Il a regagné le territoire ancestral sous la conduite de Moïse, chef national et législateur religieux.

Un autre Joseph a trouvé asile sur le sol égyptien. Il s'agit du chef de la Sainte Famille. Pour échapper à la cruauté tyrannique d'Hérode, qui s'est manifestée de façon sanglante, par le massacre des Saints Innocents, l'époux de Marie et le père adoptif de Jésus a guidé sa femme et son enfant jusqu'en Egypte. A Héliopolis, à Matarieh, dans le quartier du vieux Caire, on commémore encore le séjour des trois exilés.

L'Egypte chrétienne s'est très tôt développée.

La primitive Eglise a très vite abordé en Egypte, compagnon de Saint Pierre, l'évangéliste Saint Marc a débarqué vers l'an 40 à Alexandrie, jadis fondée par Alexandre le Grand, et y a jeté nombreux dans le Delta. Environ 80000 fidèles : un patriarcat et trois évêchés.

Les catholiques melchites, de rite grec, anciens orthodoxes convertis. Environ 20000 fidèles, sous la direction de l'Evêque vicair du patriarche melchite d'Antioche.

Les catholiques maronites venus du Liban, rattachés au patriarche libanais de Beyrouth sont environ 15000

Des groupes catholiques chaldéens, syriens et arméniens, chacun comptant de 3000 à 5000 fidèles.

## 2) Chrétiens orthodoxes :

Les chrétiens orthodoxes, séparés de Rome, sont de beaucoup majoritaires. Ils se divisent eux-mêmes en eux groupes.

Les coptes orthodoxes, séparés de l'église depuis le 5<sup>ème</sup> siècle (Concile de Chalcédoine) où leurs évêques refusèrent d'accepter la dualité de la nature en Jésus-Christ. Ils sont près de 3 millions et représentent 13% de la population du pays : patriarcat du Caire.

Les grecs orthodoxes, séparés de l'Eglise depuis le 9<sup>ème</sup> siècle, en même temps que Byzance. Environ 180000. Patriarcat d'Alexandrie.

## 3) Chrétiens Protestants :

De beaucoup les moins nombreux. Installés depuis un siècle environ, par suite de la présence anglaise. Environ 80000 sont groupés principalement autour du Caire et de Assiout.

Soit un total de trois millions et demi de chrétiens en face de dix huit millions de musulmans.

Dans cet ensemble quelle place occupe le Caire? Avec ses deux millions d'habitants, la capitale de l'Egypte est certainement l'une des plus belles villes d'Afrique... Elle scintille de toute la magnificence des minarets et des coupoles de ses 400 mosquées... Porte du Delta, nombre de légendement entourent ses origines. « La victorieuse » à deux Visages.

Quand on quitte la gare, on voit le moins pittoresque: ville moderne aux immeubles de huit ou dix étages, bâtiments administratifs d'un style banal, hôtels, magasins divers d'où sortent des voix nasillardes transmises par la radio. Grandes avenues où circulent des voitures de luxe, cinémas à l'éclairage brutal- trente-sept industries du pays employant plus de dix mille personnes - enseignes aux lueurs clignotantes, est-ce l'Europe ou l'Orient ? On se le demande quoiqu'on rencontre tout de même les tarbouches des effendis, les galabiehs du peuple.

Il faut voir l'autre face. On y parvient en gagnant un lieu qui fait transition, le quartier « franc ». C'est le Mousky où s'exerce le petit commerce. Finies les artères modernes. Ce ne sont plus que rues étroites où se pressent avec les Arabes, les badauds et les "touristes de toutes nations. De chaque côté, souks, (marchés) aux produits les plus divers : tapis, soieries, cuivres, cuirs travaillés, etc. Sans s'y attarder, on arrive dans la ville arabe, second aspect du Caire. Petits hôtels, palais, mosquées: il n'est pas rare d'en voir à la file, deux ou trois qui, dans la même rue s'enchevêtrent leurs architectures compliquées. Dans l'air radieux, elles érigent leurs hauts minarets, découpés d'arabesques, percés de colonnettes. La Citadelle, forteresse fameuse, domine la ville et se dresse dominée par le Mokattam: panorama splendide! Sue le soir retentit le dernier appel à la prière: « Dieu seul est grand! Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu! »

La part de nos sœurs dans la Cité ? En plus de l'hôpital français, des deux orphelinats, le service des Pauvres, des malades avec le dispensaire ou plutôt les dispensaires, car à celui de la Miséricorde proprement dite, groupant par jour plus de deux cents cinquante malades, se joint celui de Dokky, la visite à domicile, l'éducation de la jeunesse avec les écoles, les patronages, les Enfants de Marie, les Louise de Marillac; etc.

Quatorze Sœurs travaillent ainsi sous la conduite de ma sœur Joliot. Celle-ci est l'animatrice prudente et sage.

La jeunesse égyptienne qui se présente à la Miséricorde a deux visages: celui de fillettes et jeunes filles de la bourgeoisie, tant musulmane que chrétienne, celui de petites filles coptes auxquelles va d'abord tout son cœur de Fille de la charité, parce que plus pauvres.

Les unes et les autres auront leur rôle à jouer dans l'évolution de leur cher pays : aux unes et aux autres il faut avant tout, donner l'éducation.

Sœur Joliot n'est plus "sœur de classe", mais connaît à fond cet office. Cela lui permet de soutenir efficacement, et au besoin de former celles qui y sont employées.

Relevons quelques uns de leurs témoignages :

« Etant en changement et attendant mon placement à la Miséricorde du Caire, l'attitude froide de ma Sœur Jolio ne m'encouragea pas tout d'abord, je ne souhaitais pas être placée chez elle. Dieu permit que je sois du nombre de ses compagnes? Et je ne peux que le remercier de m'avoir fait vivre auprès de cette vraie fille de Saint Vincent. »

« C'est à elle que je dois mon instruction, car je n'en avais point. Malgré ses lourdes charges, son temps limité, elle m'e prenait, chaque après midi, environ une heure pour m'instruire. Si, par peur d'abuser, je manquais un cours, elle me le reprochait. Avec beaucoup de patience elle m'apprit à préparer ma classe, à la faire, à rédiger mes

carnets scolaires. Que de fois elle répétait la leçon, reprenant les mêmes explications, sans se fâcher, jusqu'à ce qu'elle soit bien sûre de mon savoir. »

Une autre, restée vingt deux ans avec elle, le confirme aussi :

« Arrivée dans sa maison, n'étant pas assez instruite pour enseigner, avec une patience angélique, elle se mit à me former, et comme parfois je me décourageais : 'Laissez agir le bon Dieu disait-elle, Il sait mieux que nous le travail qui nous convient pour notre salut et notre avancement dans son amour.' Car, bien entendu, ma sœur Joliot tout en formant à l'art d'enseigner, n'avait garde d'oublier l'essentiel: le surnaturel dans le travail, accompli à la perfection, par amour du bon Dieu et pour lui gagner des âmes.

Ma Sœur nous disait que l'office de classe est celui où l'on peut faire le plus de bien en profondeur et elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour nous le faire aimer.

Elle nous voulait tout à notre devoir d'état, constat une Sœur, veillant surtout à ce que notre journal de classe soit bien fait et préparé avec intelligence. Personnellement, elle me suivie de très près pendant les quatre premières années. Je lui dois en grande partie ma réussite auprès des enfants.

Par rapport à notre action sur les âmes de nos enfants, elle nous répétait que si nous ne pouvons obtenir des conversions parmi nos petites infidèles, il nous est au moins possible par notre douceur, notre charité de leur obtenir ce désir de connaître le Dieu d'amour pour lequel nous nous dévouons auprès d'elles.

Pour mieux aider certaines d'entre nous, elle acceptait de faire des interrogations, mensuelles, montrant comment s'y prendre pour rendre une leçon vivante et intéressante. Très judicieuse elle laissait les sœurs plus expérimentées poursuivre leur office sans les obliger radicalement à changer leurs méthodes, mais leur montrant le bien fondé d'améliorations nécessaires.

C'est que pour le Collège, une grosse difficulté y venait des programmes à suivre, en langues diverses. Il fallait l'arabe, il fallait le français, il fallait l'anglais... Sans doute, cette école « étrangère » n'était pas astreinte, comme cela viendra par la suite, à une série de cours conformes au programme national arabe, douze heures par semaine; Coran, deux à quatre heures, etc. Mais sa belle intelligence comprit bien vite qu'il fallait pendant s'orienter en ce sens.

Ce monde d'enfants, de jeunes filles qui appartiennent à toutes les nationalités, à toutes les religions, se retrouvant ensemble dans leur amour pour l'Egypte, comment ouvrir et leur âme et leur cœur?

L'évolution féminine commençait sa foudroyante ascension lors de l'arrivée de ma sœur Joliot au Caire. Dans la plupart des familles, autrefois seul le père commandait; la jeune fille, une fois ses études terminées, devait rentrer au foyer, jalousement fermé. Or, voici que l'émancipation peu à peu se produit !

Une nouvelle mentalité se crée; Souvent confondant patrie et religion dans un Pays à majorité musulmane. Moins apathique et fataliste que la génération précédente, celle dont ma sœur Joliot et ses compagnes devront orienter la destinée se montre avide de savoir, ardente à accélérer le mouvement qui la libérera croit-on de toute sujéti

Seulement il n'y a pas « une », mais « des jeunesses » égyptiennes, par suite de la diversité des religions et des origines raciales. Vivant ensemble, latines, coptes, musulmanes se coudoient, fraternisent apparemment, mais ne se compénétrèrent pas. « Le sentiment national en Orient S'affranchit difficilement du sentiment d'appartenance à une communauté religieuse. »

On comprend avec quel tact, quelle discrétion, il faut soutenir ces jeunes qui s'élancent à l'assaut de la vie, et quel désintéressement cela exige de la part des maîtresses qui doivent bien plus faire estimer, faire désirer leur idéal, que d'avoir la possibilité de le faire, passer dans la vie quotidienne de leurs élèves.

Sous la sage direction de ma sœur Joliot, d'année en année pourtant les effectifs augmentent, passant, malgré de terribles événements extérieurs- de 230 élèves à son arrivée au Caire, à 1112 lors de son rappel par le bon Dieu.

Le meilleur de son cœur allait naturellement, aux plus pauvres; Dès 1932, elle écrit à Notre Très Honorée Mère:

« Un bon prêtre copte, poussé par son zèle, a ouvert une école dans un quartier habité par les coptes orthodoxes: il a déjà obtenu quelques résultats, car les pauvres gens sont si peu habitués à ce que l'on s'occupe d'eux... Pour intensifier son action, il voudrait nous confier son école; mais c'est à plus d'une heure d'ici. Impossible d'y mettre une sœur à demeure. Alors, nous lui avons offert de faire un patronage pour ces enfants, et chaque jeudi, nos Sœurs vont y enseigner le catéchisme... Pour l'Arbre de Noël, nous les avons fait chercher par l'auto du Collège. Ils sont venus voir la Crèche, assister à la représentation d'un Mystère de Noël et prendre part à une distribution de friandises. Leur bonheur faisait plaisir à voir. »

Cet essai ne sera pas le seul...

Mais, voici que la guerre de 1940 amène la rupture de toute relation avec les Supérieurs. Grosse angoisse pour ma Sœur Joliot qui cependant, continue courageusement sa tâche. Elle-même en fait part à Notre Très Honorée Mère après la libération:

« En 1941 Alexandrie fut bombardée... nous avons donné refuge aux bébés de la crèche de Moharrem bey, à la chère Sœur Aunos avec ses compagnes et quelques orphelins, à plusieurs sœurs anciennes de la Miséricorde et de l'hôpital. Nous étions heureusement en vacances et notre grande maison fut tout entière occupée.

Le Caire a reçu quelques bombes mais ce fut peu de chose. En 1942, nous avons passé quelques moments d'angoisse; des places fortes qui passaient pour imprenables, n'avaient pu retarder l'avance Jusqu'à 38 kilomètres d'Alexandrie. Que s'est-il passé? L'occupation de l'Égypte aurait retardé la fin de la guerre. La Providence y a mis la main.

Maintenant nos œuvres sont plus prospères que jamais...

Il y a plus de pauvres que jamais, ici, car les énormes fortunes qui s'échafaudent grâce à la guerre font monter le coût de la vie et les ouvriers ont plus de peine qu'autrefois à se procurer le nécessaire. Le nombre des enfants qu'il faut nourrir à l'école gratuite a augmenté. Nous avons ouvert une garderie dans un quartier très pauvre, pour les petits garçons qu'on n'accepte pas dans les écoles avant l'âge de sept ans, et qui ont tout le temps de se pervertir dans les rues avant d'y entrer. Le local nous a été fourni gratuitement dans l'enceinte d'une petite église grecque catholique, dont la cour, est entourée de hauts murs. Une galerie assez large entoure l'église et l'exposition est si heureuse qu'il y a toujours un côté au soleil en hiver et un côté à l'ombre en été pour abriter les bancs des cent vingt marmots, qui vivent ainsi au grand air et prennent de bonnes joues, à quoi aident les repas de midi et le goûter. Deux bonnes demoiselles

leur donnent maternellement quelques rudiments d'instruction et la Sœur du Dispensaire trouve encore le temps d'aller les surveiller.

Une autre petite fondation s'est presque imposée à nous dans le quartier du Vieux Caire, là où la tradition place le séjour de la Sainte Famille en Egypte. Dans ce faubourg très pauvre aussi, un bon curé copte essayait depuis des années d'installer une école. Pour six mille Chrétiens, il n'y a aucune école religieuse. Il n'arrivait à rien. Enfin, par un concours de circonstances, il lui est arrivé quelques ressources pour faire un petit bâtiment au milieu du grand terrain que possède son église, mais restait l'aménagement, le paiement de la maîtresse... L'organisation de tout cela dépassait ses forces. Nous avons dû aller l'aider à ouvrir l'école.

En 1946, progression encore sur toute la ligne :

Nos œuvres se développent toujours. Le Collège doit refuser des élèves. Aussi le Ministre de France nous a proposé de nous aider à agrandir. On va donc bâtir un beau jardin d'enfants dans le terrain disponible, mais je ne désire plus augmenter le nombre des élèves. Mieux vaut-il décharger les classes trop nombreuses! Nous avons deux fois plus de maîtresses laïques que de sœurs!

Au vieux Caire, il y a maintenant soixante cinq élèves en deux classes. L'année prochaine il y aura trois classes car les religieuses de la Mère de Dieu qui, avec grande cordialité s'intéressent aussi à cette œuvre, ont promis de faire bâtir. Toutes les semaines, elles envoient quelques unes de leurs élèves le jeudi, pour faire jouer les enfants, et leur donner à goûter. C'est très beau de voir deux communautés s'entendre ainsi pour faire le bien.

La garderie du Mousky compte deux cent cinquante petits nourris à midi.

Le Dispensaire fonctionne toujours lui aussi, avec une foule de malades chaque jour. L'unique Sœur qui s'en occupe a six infirmières et les pauvres atteignent cinq à six cents par Jour...

Mais hélas! A ce moment la santé de ma sœur Joliot commence à donner des inquiétudes. Antérieurement vers 1940, un excès de fatigue lui avait fait penser qu'elle faisait quelque peu d'anémie cérébrale, ce dont loyalement elle avertit les Supérieurs. Puis, se sentant mieux, l'effort avait repris. Mais, maintenant une arthrite osseuse lui rend la marche très difficile et, malgré les ordonnances d'excellents docteurs, les remèdes ne semblent pas enrayer les progrès du mal...

« Que faire, dit-elle alors, sinon accepter avec amour ce que le Notre Seigneur envoie et le prier de me laisser assez d'activité pour continuer à le servir aussi longtemps qu'il n'y aura pas de remplaçantes... »

Pour comble de souci, la santé de quatre de ses compagnes fléchit aussi, et principalement celle de la sœur de la Première Classe qui a si grande influence sur les Jeunes qui partent de l'école et qui a le contrôle du travail des maîtresses laïques. Ma Sœur Joliot jette un cri d'angoisse vers la Maison Mère.

Le Collège prospère toujours et le nombre des élèves qui augmente les ressources permet d'entretenir trois écoles gratuites et le dispensaire... Mais, Ma Mère, j'ai trente deux maitresses laïques!

Et au dehors, les évènements ne prennent pas bonne tournure :

« La paix n'est pas revenue en Egypte... Les étudiants et les ouvriers organisent des manifestations qui se terminent parfois par des bagarres... Jusqu'à présent, aucune de nos maisons n'a eu à en souffrir ».

Chose surprenante, l'année suivante voit un évènement de portée mondiale qui, relève l'espoir des chrétiens: en octobre 1947, l'ambassadeur égyptien a remis au Pape Pie XII des lettres de créance: c'est la première fois dans l'histoire des relations diplomatiques s'établissent entre un Etat musulman et le Saint Siège!... L'Egypte voulait donner une preuve que l'Islam n'avait pas d'objection de base contre une solidarité avec la chrétienté. Son exemple fut suivi d'autres Etats musulmans, comme l'Indonésie en 1953...

Et depuis 1945, le problème scolaire en Egypte, devient l'un des principaux : on voudrait arriver à l'instruction primaire obligatoire. Les Catholiques ne sont pas les derniers à intensifier leurs efforts. En 1941, un Jésuite, le Père Ayrouth, sans aucune ressource commença l'œuvre des Ecoles de Haute Egypte pour les enfants des fellahs fixés le long du Nil. Il y adjoint les œuvres sociales : dispensaires et autres!

Jeunes filles et jeunes femmes de la société égyptienne quêtent pour obtenir des ressources, puis parfois vont elle-même en mission d'hygiène, tandis qu'un comité d'Administration composé d'hommes d'affaires de tous rites chrétiens dirige les centres à créer : il y en aura 120 en 1956 avec 11000 élèves!

En février 1950, la Communauté fut appelée à donner sa part dans cette belle œuvre scolaire et d'assistance, bien dans la ligne de Saint Vincent, puisqu'il s'agit essentiellement de pauvres dénués d'instruction et de moyens d'en avoir.

Une Mission s'ouvrit à Sedfa à 600 kilomètres au sud du Caire, dans le « Saïd » comme on dit là-bas. Ma Sœur Joliot aida à sa grande manière: « Pour nos Missions du Sud (Sedfa d'abord, Koussieh ensuite), elle voulait que sa maison soit la nôtre, à nos voyages indispensables. De fait on y était vraiment bien chez soi. En combien de circonstances j'ai pu apprécier les délicatesses de son cœur si maternel, écrit l'une des Sœurs Servantes. Comme elle savait s'intéresser et à notre petite école de cent cinquante enfants et à la visite dans les neuf villages environnants, et aux malades du Dispensaire ; Tout était à mettre debout; elle le savait bien et aidait de son mieux! »

Mais en ces années là ma sœur Joliot elle même eut besoin d'être aidée. Les Vénérés supérieurs lui donnèrent une Assistante, choisie parmi ses compagnes, Elle les en remercia sincèrement, heureuse d'être moins seule pour porter le lourd fardeau de la charge.

Car la situation du Collège devient de plus en plus paradoxale: les élèves augmentent; les Sœurs diminuent. La Sœur de la Première classe est toujours plus gravement atteinte, bien qu'avec un courage admirable elle assure encore une heure ou une heure et demie de classe par jour! La Sœur Assistante chargée d'habitude de la direction des moyennes (155) enfants) et faisant elle-même la classe du certificat (40 élèves) ne pourra plus désormais cumuler ces fonctions, avec celle qui vient de lui être confiée, si bien que depuis le Cours élémentaire, il n'y a plus, de sœurs aux classes. Ma Sœur Joliot s'en souciait très vivement, mais ne se plaignait nullement confiant tout à la divine Providence. Hélas, depuis vingt trois ans, pourtant, il n'a pas, été possible d'envoyer au Collège une seule Sœur française, et cependant le Collège, Saint Vincent a cette étiquette... Cela tient du miracle obtenu à force de foi et de vaillance! - que les œuvres non seulement se maintiennent, mais se développent dans de telles conditions.

Et au dehors, l'orage menace!

En 1952, une sœur de nationalité anglaise qui s'occupait des soldats et de leurs familles est tuée. A cette époque, partout de grandes affiches représentant une mosquée et une église portaient en légende : "La religion est à Dieu et la Patrie à tous" Il faut de plus en plus redoubler de prudence et faire voir que les sœurs font œuvre d'éducation et non de prosélytisme national.

1953 - Le 18 Juin la République est proclamée; En novembre une nouvelle loi sur l'Enseignement est promulguée : instruction gratuite et obligatoire pour tous les enfants Egyptiens de six à douze ans. Le gouvernement n'a aucun droit de regard sur les écoles étrangères, sauf en ce qui concerne les élèves égyptiens les fréquentant, etc.

La répercussion de ces graves évènements se faisait sentir au sein du Collège même. En plein accord avec son assistante, ma sœur Joliot, ravie d'avoir enfin reçu de France une Sœur compétente, fait commencer le cycle secondaire à la rentrée de 1954.

Aux examens de fin d'année, elle a le bonheur d'enregistrer quinze brevets et quatre baccalauréats. L'une des élèves était même seconde de la session!

Succès importants en eux mêmes: les jeunes filles égyptiennes, de plus en plus, s'orientent vers les hautes études. Admises aux Universités Egyptiennes elles assistent aux mêmes cours que leurs camarades masculins, mais se groupent dans une partie des amphithéâtres qui leur est réservée.

En 1951-1952, sur 37648 étudiants, il y avait 2877 filles.

En 1954-1955, l'année même où le Collège Saint Vincent présentait ses élèves aux examens du secondaire, porte d'accès à l'enseignement supérieur, les étudiants représentaient 12 % de l'effectif des jeunes poursuivant les études supérieures.

Et si l'on veut se rendre compte combien la présence d'élèves formées par les divers Instituts religieux est nécessaire, qu'on songe à cette université du Caire: il y avait 4.906 étudiants chrétiens seulement sur un total de 22929; ils représentaient les deux cinquième des étudiants en médecine, entre le quart et le cinquième dans les autres facultés, le dixième en Droit...

L'effort scolaire en Egypte est soutenu. Il a d'ailleurs, du moins pour les hautes études, un très brillant passé. Sa célèbre Université musulmane d'El Azhar date de l'an mille... Etablissement « religieux » musulman, il comprend le cycle complet des études, depuis l'enfant illettré qui débute jusqu' aux étudiants du degré proprement supérieur, et compte au total 25000 élèves dont 12000 dans le premier degré, 4000 dans ses trois facultés (langue arabe, droit musulman, théologie). Université religieuse, son rayonnement spirituel est grand, avec ses 4586 étudiants de pays arabes... avec surtout l'envoi en mission de 112 professeurs et prédicateurs en Irak, Soudan, Philippines, Erythrée, Londres, Washington, Afrique Equatoriale, Syrie, Liban, etc. pour la seule année 1953!

Et El Azhar n'est pas seule en Egypte : Il y a trois autres universités d'Etat « profane » alors pourrait-on dire, puisqu'elles groupent : Droit, Sciences, Médecine, Lettres : celle du Caire, fondée en 1925 ; celle d'Alexandrie fondée en 1942 ; celle d'Aïn Shams fondée en 1950...

Justement à cause de cet effort national dans le domaine de l'éducation, le rôle d'un Collège comme le Collège de St-Vincent est considérable, même si on le situe à son humble place parmi l'ensemble des Instituts religieux nombreux en Egypte. Rôle qu'avait parfaitement compris ma Sœur Joliot, si « fille de l'Eglise ».

En ces années 1954-1957 pourtant, des difficultés surgissent où il faut savoir unir la prudence, la constance, et l'initiative. En 1955, le Président Nasser est arrivé au pouvoir et l'on connaît quelques unes de ses déclarations:

"Notre territoire est le carrefour de routes mondiales..."

"L'ère de l'isolement est passée... Nous ne devons pas voir la carte du monde d'un regard indifférent. Il nous incombe de considérer notre passé sur cette carte et le rôle qui lui est inhérent. Pouvons-nous ignorer la présence d'une zone arabe qui nous entoure ? Pouvons-nous ignorer la présence d'un continent africain au sein duquel le destin nous a mis? Pouvons-nous ignorer la présence du monde musulman auquel nous sommes unis par la religion et par l'histoire? Nos peuples ont leur caractère propre et une civilisation qui fut jadis le berceau des trois grandes religions, ce qui ne saurait être négligé dans la conception d'un monde stable organisé pour la paix. »

C'était préciser l'importance de l'Égypte dans l'évolution à vitesse accélérée du continent africain, et au delà!

Le 30 Novembre 1955, la loi n° 583, en son article 17, prescrivait :

"L'école libre donnera à ses élèves égyptiens l'instruction religieuse, chacun selon sa religion, conformément aux programmes établis par le Ministère."

Le 16 Avril 1956, une circulaire adressée aux directeurs des écoles par le Ministère de l'Instruction publique et signée par le sous-secrétaire adjoint déclare que "avant le 4 décembre 1956, toute école doit enseigner à ses élèves leur propre religion et cet enseignement doit être donné à l'intérieur des classes de l'école, sinon cette école sera réputée en contravention et le Ministère entreprendra les formalités pour la fermer ou la réquisitionner. »

On comprend le dilemme qui se pose pour nos sœurs, dont les élèves sont de toutes nationalités et religions... Enseignera-t-on le Coran dans un Collège Catholique? Ma Sœur Joliot ne décide pas d'elle-même. "Attendons et prions", dit-elle, puis elle suit les directives de celui qui représente en Égypte, le Saint-Père et qui a grâce d'état pour indiquer la solution à adopter. M'obéissance a toujours été la marque distinctive des vrais enfants de Saint Vincent.

"Nous étions toutes agitées, écrit une Sœur, parlant de cette période, il n'y avait que ma sœur qui restait dans le calme le plus paisible".

Et le Collège continue à ouvrir ses portes plus largement que jamais. Malgré les polémiques de la presse, malgré parfois les explosions d'un nationalisme exacerbé, chaque Sœur fait son devoir, tout simplement, par moments, héroïquement.

Avec un esprit de foi admirable, c'est à cette époque si, troublée que ma sœur Joliot veut couronner son œuvre en faisant construire une chapelle capable de recevoir les catholiques qui fréquentent le collège. Une fois de plus elle voit grand, elle voit loin, elle voit juste. Et sa confiance en la Providence est récompensée: la chapelle aux lignes simples, de décoration sobre, permet de réunir toutes les petites chrétiennes.

C'est que, chez elle, l'apostolat extérieur n'est que le jaillissement de son amour de Dieu et des âmes, soutenu, entretenu, vivifié par l'exercice aimant de la Règle.

Il est temps de soulever le voile de ses vertus intérieures.

Son attitude vis à vis de l'Autorité? Amour, soumission, confiance, mais sans flatterie ni obséquiosité:

« Ma Sœur Joliot était une âme de Foi, écrit la Sœur Servante d'une autre maison. Elle ne se plaignait pas. Parfois en but t e à certaines incompréhensions de la part de l'Autorité, je ne lui ai jamais entendu proférer un blâme à l'égard de qui que ce soit ! »

« Son respect et sa soumission pour les Supérieurs n'ont jamais été en défaut, dit une Sœur qui a vécu presque trente ans près d'elle. Le besoin de renfort nous faisait quelquefois nous plaindre. Nous lui disions : « Ma Sœur, vous ne savez pas demander. Voyez telle ou telle maison a bien obtenu une compagne. Il faut insister auprès de ma sœur Visitatrice. Ce n'est pas juste! » - « Ne parlez pas comme cela, répondait-elle, Ma Sœur Visitatrice connaît bien nos besoins. Elle souffre de ne pas nous venir en aide, mais elle ne peut pas faire l'impossible. Ce n'est pas sa faute. Prions pour avoir de bonnes vocations ».

Pourtant, cela ne l'empêchait pas, droitement, de prendre ses responsabilités. Avec quelle loyauté ne craignait-elle pas, à l'occasion de faire, connaître : « J'ai dit ceci, j'ai conseillé cela... », ne rejetant pas les mauvais résultats d'un aiguillage sur autrui, pour se blanchir elle-même ou au contraire, pour se surfaire!

Son attitude vis à vis des compagnes ? Une mère consciente de ses devoirs vis à vis de Dieu, vis à vis de la Communauté, vis à vis des Pauvres.

« Mère » qui veille, et surveille, mais sans soupçon, sans tâtilonnements exagérés. Une de ses premières lettres à Notre Très Honorée Mère est pour solliciter que les sœurs puissent être en blanc à cause de la chaleur. Cela dès 1930.

Elle accueillait volontiers toutes les initiatives, les modifiant au besoin, mais sans briser l'élan de ses compagnes. « Laissez-les faire leur expérience elles-mêmes, disait-elle, elles se rendront compte de ce qui ne va pas. »

Il lui fallut cependant lutter personnellement et contre un air froid, facilement moqueur, et contre certains emportements devant un manque de générosité.

« J'ai connu ma Sœur Joliot en 1924, alors que j'étais élève. Sa figure naturellement souriante attirait, au prime abord, mais on était vite intimidé par son air un peu moqueur et par son flegme. J'avoue que j'ai eu beaucoup de mal à entamer conversation. Je redoutais même une rencontre. Puis, j'entrai à la chère Communauté et devançai ma Sœur d'un mois à la Miséricorde du Caire. Je fus troublée et ennuyée d'apprendre qu'elle devenait ma Sœur Servante. Des larmes coulèrent de mes yeux. Ma Sœur Directrice, témoin de mes émotions, me conseilla de me remettre entre les mains du bon Maître qui dispose les gens et les choses pour notre bien. Je me confiai alors à la formation de ma Sœur Joliot. Or, je n'ai pas vu de Sœur Servante aussi digne, aussi calme, obtenir de ses compagnes l'obéissance sans contrainte ni menace, mais par la persuasion et la liberté personnelle laissée à chacune pour qu'elle en fasse le sacrifice au bon Dieu. »

Beaucoup de jeunes sœurs lui furent confiées. Chacune à sa manière redit sa reconnaissance :

- « Depuis l'âge de 21 ans jusqu'à l'âge de 43 ans, j'ai eu le bonheur de vivre avec une sainte... Elle m'a préparée à nos Saints vœux avec le plus grand soin et sa bonté maternelle prenait tout le temps malgré de multiples occupations, de l'expliquer comment une bonne Fille de la Charité doit aimer et apprécier sa belle Vocation me répétant toujours que le bon Dieu ne veut pas d'une Fille de la Charité qui vit, vaille que vaille. »
- « Ma Sœur s'occupait beaucoup des Sœurs nouvelles, cherchant à élever le niveau d'instruction des moins favorisées, et les mettant à même de remplir leur office avec aisance et compétence. Elle a su tirer le maximum de travail et de perfection de chacune de nous, sans se prévaloir du succès et sans jamais faire sentir à l'intéressée son manque de temps et sa peine. »
- « À mon arrivée en maison, ma sœur m'a beaucoup recommandé de garder fidèlement tout ce qui m'avait été appris au séminaire, et je me souviens

qu'aux permissions du mois, elle me questionna pour savoir si je n'avais pas trouvé quelque manquement dans la maison par rapport à nos saintes Règles; cela lui suffisait pour se rendre compte à la fois de ma régularité et de celle de la Miséricorde. Elle me recevait personnellement très régulièrement pour l'explication du catéchisme de la Communauté, puis des St Vœux et elle essayait de faire passer en moi toute son estime et tout son amour pour la Communauté. Au tête à tête, ma sœur Joliot joint l'instruction en commun qui permet les mises au point ensemble:

Ma Sœur nous réunissait, les jeunes sœurs, tous les quinze jours dans son bureau pour nous expliquer les Saints Règles. Elle nous parlait simplement, nous interrogeait et nous étions amenées à lui dire tout ce que nous pensions.

Elle nous voulait ferventes et nous répétait: « Avant les Saints Vœux, il vous est très facile de vous corriger de vos défauts. »

Je n'oublierai jamais avec quelle ferveur, quel soin elle m'a préparée aux saints Vœux. Pendant la petite retraite préparatoire au grand jour, elle me voulait dilatée, abandonnée dans une confiance joyeuse. Comme elle était attentive pour chasser de mon esprit toute appréhension et toute crainte! La veille au soir, en me remettant le crucifix, elle me dit : « Voilà le signe de votre appartenance à Notre Seigneur, vous ne le quitterez jamais, ni le jour ni la nuit. Dans les jours d'épreuve en face d'un plus gros sacrifice, vous le serrerez plus fort contre votre cœur. Il vous donnera toujours la force nécessaire». Quand l'épreuve est arrivée, lors de mon premier changement, je me suis souvenue de ces paroles.

Plusieurs compagnes ont gardé un souvenir très vivant de ses répétitions d'oraison. Elle insistait sur la pratique de la pauvreté et de la charité. « Nos Sœurs, est-ce que nous sommes venues en Communauté pour mener une vie de bonne femme ? Il me faut ceci, il me faut cela. Où est la vertu de pauvreté ?

Elle en donnait l'exemple, vivant détachée de tout à tel point qu'après sa mort c'est à peine, si on a pu réunir quelques objets lui ayant appartenu (missel, chapelet, une statue de la Sainte Vierge, une croix) : pas de photo, pas de lettres, elle les détruisait quand elle y avait répondu.

Quant à la Charité, elle souffrait profondément si l'une de nous s'en écartait. « Nos sœurs, que notre maison soit une maison de prière et de paix. Comment des lèvres qui ont reçu le Christ le matin, pourraient-elles préférer des paroles qui offensent le plus Notre Seigneur?

Je ne l'ai jamais entendue parler mal de qui que ce soit, même de l'élève la moins douée.

Avec sa « petite sérieux » (comme notre Sainte Mère Louise de Marillac), ne rendait-elle pas l'atmosphère un peu guindée autour d'elle? Il n'en était rien:

« Malgré un air plutôt sérieux et froid, note une compagne, elle nous voulait joyeuses et gaies, surtout à la récréation, ne supportant pas qu'aucune de nous y vienne maussade ou de mauvaise humeur. Un jour, les trois plus jeunes ayant manqué d'entrain, elle nous appela dans son bureau pour nous en demander la cause: « Vous ressembliez à trois grands sénateurs, assura-t-elle avec son humour habituel qui amena vite le sourire sur nos lèvres... Dans une autre occasion, je me souviens de son interrogatoire:

« Qu'aviez-vous donc à être ainsi comme trois bonnets de nuit? » « La récréation, rappelle-t-elle, est un exercice voulu par la règle comme l'oraison.». Il ne faut pas la manquer matériellement, en préférant ruminer ses petites peines, et encore moins y étant présentes, en s'enfermant dans un mutisme qui refroidit toutes nos sœurs ».

En dehors de cette formation générale, quel souci de profiter de tout pour modeler en chacune de ses Sœurs la parfaite Fille de la Charité selon le cœur de Dieu et de Saint Vincent. Ici, les traits abondent:

« Une sœur qui ne contribuait pas à la récréation et s'obstinait à se taire. Après l'observation en particulier, ma sœur joignit la leçon efficace: elle la fit participer à la vie de Communauté en l'appelant trois jours de suite au quart d'heure! « Comme je ne désirais pas être appelée plus souvent que mon tour, ajoute celle qui conte l'aventure, j'essayai d'être très joyeuse et loquace! » La crainte est quelquefois le commencement de la sagesse !

« Patiente, elle l'a été à l'extrême limite pour moi! » : Avoue une autre. Elle ne se lassait pas de m'écouter, de m'expliquer, de me démontrer le pour et le contre de mes propositions, me prodiguant conseils et exemples. Une fois je m'entêtais. A bout de ressources elle me dit simplement: « Allez à la chapelle et demandez au Bon Dieu de vous faire comprendre ce que je viens de vous dire ».

Servante de ses compagnes, ma Sœur Joliot le fut par cet accueil constamment cordial et cette disposition totale:

« Très timide par nature, je m'excusais un jour de frapper souvent à sa porte, pour de petits riens. Elle me répondit : « Vous me trouverez toujours à votre disposition ».

Il lui arrivait parfois pourtant une boutade ou une impatience; alors comme elle savait réparer et montrer ainsi avec humilité que les sœurs servantes ne se croient pas impeccables mais, comme leurs sœurs, gravissent à la force des poignets le chemin de la perfection:

« Je tenais à classer une élève de 9 ou 10 ans dans une section spéciale, car elle triplait le cours préparatoire où j'avais majorité de 6, 7 et 8 ans. Ma Sœur ne voulait pas. J'insistai. Elle me dit : »Eh bien, ma Sœur, vous reprendrez cette élève encore une fois cette année. Je suis chargée du classement des enfants comme de présider les exercices. Si cela ne vous convient pas, demandez votre changement »; Peinée, j'allais ranger notre armoire, mais cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que toute surprise, je vis ma sœur arriver, se mettre à genoux, me demandant pardon de sa boutade et me priant de n'en pas avoir de rancune. C'est l'unique fois en des années que je l'ai vue ainsi sortir de son habituelle possession d'elle-même ». Car l'exemple est son grand levier pour tout obtenir des âmes.

Exemple d'humilité :

A la suite d'une retraite, elle demande la charité spirituelle à l'une de ses jeunes compagnes: « ma Sœur, ayez la bonté de me faire la charité spirituelle; je vous donne 24 heures, pour bien réfléchir, et surtout n'hésitez pas, je vous en prie, pour me dire la vérité. Vous ferez ainsi un bel acte de charité. »

Deux mois, avant sa mort, à bout de patience devant les réponses insolentes d'une Sœur, elle élève la voix et la remet en place. Avant de se coucher, l'état de ses jambes ne lui permettant pas de monter jusqu'au troisième, elle envoie son Assistante demander pardon pour elle à cette Sœur qui pourtant était dans son grand tort.

Exemple de charité :

✚ Charité envers Dieu par sa piété:

Levée à quatre heures, elle était à la chapelle pour la prière et l'oraison, avec toute la communauté ; je ne l'ai jamais vue s'accorder un jour de repos jusqu'à sa maladie.

La voir prier à la chapelle suffisait pour se sentir pénétrée de la présence de Dieu, et souvent des personnes du monde ont fait cette réflexion : « votre Supérieur est une sainte, sa tenue à la chapelle est une prédication ».

Piété très équilibrée, d'ailleurs. Aucune exagération ; ce que demandent nos saintes Règles : « cela suffit pour faire de nous des saintes » assurait-elle.

✚ Charité envers la Communauté par sa régularité exemplaire :

Ma sœur avait véritablement le souci que la Règle soit bien observée dans la maison. « D'ailleurs je n'avais qu'à la regarder et à l'imiter pour m'assurer que je pratiquais la Règle selon le désir de nos Saints Fondateurs », assure une compagne.

✚ Charité envers le prochain :

Envers son ancienne Visitatrice, ma sœur Méglin, qu'elle accueillit volontiers chez elle après sa déposition et qu'elle entoura de soins affectueux et respectueux au moment de la mort.

✚ Charité envers ses compagnes :

Envers les malades tout particulièrement : jamais elle n'aurait demandé le changement d'une compagne à cause de sa mauvaise santé !

Ma sœur savait consoler et remonter. Quand j'avais laissé explorer ma peine auprès d'elle, j'étais sûre qu'infailliblement cela irait mieux. Je sortais de son bureau, convaincue qu'elle allait prier pour moi et avec le désir d'être plus généreuse.

Une fois elle me fait appeler et me reprend très sévèrement à cause d'un travail que je m'étais obstinée à faire et qui lui semblait au dessus de mes forces. Je m'agenouille auprès d'elle, je baise terre, mais ne pouvant plus me contenir, je laisse éclater mon chagrin et lui dis de m'envoyer dans une autre maison de malades puisque je ne puis suivre ici le train commun. Aussitôt le ton de ma sœur change. Elle m'embrasse et m'assure que si je sais être un peu raisonnable, dans quelques temps, je serai tout à fait guérie et pourrai travailler comme les autres. Comment oublier avec quelle sollicitude inlassable, elle m'a soutenue et suivie pendant mes années de maladie. Elle voulait m'autosuggestionner et me répétait sans cesse que je guérirais. Bien que me croyant contagieuse, tout en exigeant les précautions nécessaires, elle n'a pas hésité à demander mon retour à la maison où je devais être un embarras, redoutant pour mon moral un séjour en sana.

Ma sœur, était une maîtresse de classe parfaite. Avec quel soin elle nous formait à cette tâche qu'elle aimait entre toutes. Personnellement je pouvais la trouver à toute heure du jour quand j'étais embarrassée pour une question quelconque. J'étais toujours reçue avec une grande bonté et repartais enchantée.

Avant la rentrée des classes, ma Sœur avait pendant une quinzaine de jours un travail très fatiguant. Sans arrêt il lui fallait recevoir les parents d'élèves qui arrivaient en très grand nombre et qui étaient souvent obligés de stationner pendant une heure avant de voir arriver leur tour de passer dans le bureau de ma Sœur. Cette tension d'esprit, surtout pendant les dernières années de sa vie, la fatiguait beaucoup. C'était pour elle des journées tuantes.

Malgré cela, elle ne manquait pas, la veille du jour fixé pour la rentrée, de nous réunir, les sœurs de classe. Là, elle mettait tout son cœur pour nous montrer combien notre tâche était belle; elle nous exhortait à bien préparer nos leçons de catéchisme et demandait surtout aux sœurs des petites classes, de consacrer les deux ou trois premières séances pour parler des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie dont la pratique avait peut être été négligée pendant les vacances.

Elle nous répétait inlassablement de ne pas nous encroûter dans nos vieilles méthodes en disant : « je fais la classe depuis tant d'années, je sais bien la faire ». Elle voulait que nous soyons toujours à la recherche de nouvelles découvertes de méthodes modernes pour mieux faire profiter nos enfants.

Elle insistait pour que nous ne perdions pas trop de temps dans nos corrections au détriment d'une préparation de classe plus vivante et intéressante. Et quand l'une d'entre nous avait réussi une classe, comme elle les aimait et qu'elle apportait à ma sœur les travaux pratiques de ses élèves, celle-ci paraissait vraiment heureuse : pour nous encourager, elle faisait alors circuler pendant la récréation cahiers et autres travaux.

Bonté dans les épreuves familiales:

Il y avait à peine trois ans que j'étais en maison quand, en 1940, les italiens étaient arrêtés et mis en camps de concentrations. Je craignais pour mon beau-frère qui était fasciste. Il laisserait quatre enfants et ma sœur sans ressource aucune et n'ayant pas de connaissance dans le pays...

Un soir, au commencement de l'oraison, ma Sœur avait le sanglot dans la voix en récitant le « Veni Sancte ».

Je me dis « Ma Sœur a dû recevoir des nouvelles mauvaises des siens », et je priai pour que le Bon Dieu la console dans sa peine.

Le lendemain elle m'appela dans son bureau et doucement me parla des sacrifices que chacun devait faire pour hâter la paix dans le monde. Puis me remettant une lettre venant de ma sœur aînée: « Il faut prier pour votre sœur qui a grand besoin en ce moment, son mari vient d'être interné à Fayed ; j'ai prié pour eux et je continuerai à le faire. Consolez-vous; le sais, pour l'avoir entendu de plusieurs familles, que les autorités anglaises traitent un peu mieux leurs prisonniers. »

Et comme je pleurais, ma Sœur ne put m'empêcher de pleurer aussi. Comme je lui demandais quand elle avait reçu cette lettre ; « hier dans l'après-midi », répondit-elle. Alors, je n'ai pas pu me retenir et je lui ai demandé si c'était à cause de cette nouvelle qu'elle avait eu du mal à terminer le « Veni Sancte » ? – « Eh, vous croyez qu'il n'y a pas de quoi pleurer, s'écria-t-elle sachant quelle peine aurait eu ma petite compagne en apprenant cette nouvelle ! »

Inutile de dire tout ce qui se passa dans mon cœur à partir de ce moment. Ma Sœur pouvait me traiter comme bon lui semblait, je savais dorénavant que l'affection seule la dirigeait.

Bonté qui n'était pas faiblesse cependant:

Un jour où j'étais de très mauvaise humeur, elle me glissa une image avec ces paroles : Une demie Charité ne peut engendrer qu'une moitié de joie ou de paix. « Pourquoi tant de religieux tristes, mécontents ou découragés, toujours en difficultés avec leurs Supérieurs ? et en froid avec leurs frères, qui ne sont point heureux dans leur vocation?

Manque de renoncement, d'humilité, bref, manque de vrai amour pour Jésus-Christ. Leur grande misère est leur pénurie d'amour. »

Charité à base d'humilité : Faisant les premiers pas pour aller au devant d'une compagne peu vertueuse qui boudait à la suite d'une observation pourtant bien méritée.

J'avais à peine quelques mois de maison. Ma Sœur m'avait reprise un peu sévèrement pendant la récréation. A 3 heures, après l'acte d'adoration, ma Sœur l'invite à la suivre dans son bureau. Je me disais : « je vais prendre maintenant la suite de ce que j'ai reçu tout à l'heure. »

Quelle ne fut pas ma stupéfaction, à peine avais-je refermé la porte, de voir, ma sœur se mettre à genoux (et déjà elle le faisait alors avec difficulté) me demander pardon de m'avoir reprise ainsi pendant la récréation et m'embrasser.

Humilité et maîtrise de soi héroïque pour accepter toujours avec le sourire les services que nous lui rendions où les ménagements qu'elle était obligée de s'imposer à cause de ses mauvaises jambes. Elle ne laissait pas deviner combien cela lui coûtait; une fois seulement elle me le laissa entrevoir pour me redonner du courage. Je devais prendre certains ménagements à cause de mon mauvais état de santé; repos, sieste... ce que j'acceptai fort mal. Ma Sœur me dit : « Ma petite sœur, prenons, gentiment ce que le bon Dieu nous donne. Croyez-vous qu'il ne m'en coûte pas à moi aussi de reposer ma jambe tous les jours et d'être obligée de marcher avec une Canne ? A partir de ce jour, j'avais honte de me plaindre.

Charité surnaturelle. Ma Sœur Joliot savait délicatement entraîner au sacrifice: Ma Sœur m'annonça un jour que j'avais un cadeau de maman et me montra une boîte de confiture de trois ou quatre kilos au moins. Elle me dit : « Prenez une petite cuillère, goûtez à cette confiture pour pouvoir dire à votre maman sa saveur; puis venez avec votre boîte ». Elle me conduisit chez une pauvre famille, pensionnaire pour l'été dans un réduit de théâtre. « Donnez à madame », ajouta-elle et expliquez le pourquoi de l'entaille ! et bien entendu, je ne revis ni confiture, ni boîte; mais j'écrivis à ma mère combien bonnes étaient ses douceurs et combien d'heureux elles avaient faits.

Avec ma sœur Joliot, il ne s'agissait pas de se replier sur soi :

Lorsqu'une Sœur se plaignait de quelque chose, d'une peine : « Ma pauvre Sœur, disait-elle, que diraient les gens du monde devant une telle bêtise. Pensez à la misère de telle et telle famille. Etes-vous venue, en Communauté chercher le bonheur et le bien-être ? Il faut souffrir et savoir souffrir; sans souffrance pas de rédemption ». Devant, les petites mesquineries courantes, bêtises qui me semblaient grosses comme des montagnes, elle voulait que je sois généreuse : « Qu'est-ce que c'est petites souffrances de la vie devant la joie de toute une éternité », interrogeait-elle.

Elle a travaillé durement pour me corriger de ma stupide susceptibilité. Toujours, cependant, elle m'encourageait: « Surtout ne vous découragez pas, le bon Dieu fait attention aux efforts et à la bonne volonté...

Charité de sa part que cette confiance témoignée à ses compagnes et que soulignent et les unes et les autres avec reconnaissance.

Malgré sa grande et belle intelligence, son jugement sûr, elle était très attentive à ne pas imposer sa manière de voir et de faire. Comme elle aimait apporter à la récréation ses projets au sujet d'une cérémonie scolaire ou religieuse, nous devions toutes, même les plus jeunes et les moins bien douées, dire notre avis et suggérer de nouvelles idées si nous en avions.

Je me rappelle combien j'ai été frappée, à peine sortie du Séminaire, ma Sœur considérant quelques échantillons d'étoffe pour le nouvel uniforme des élèves, elle était là dans son bureau et quelques sœurs l'entouraient, discutant du choix à faire. J'étais là, mais ne disais rien, pensant avec raison que les autres étaient plus qualifiées que moi pour choisir avec goût. Ma Sœur se tourna vers moi et me dit : " « Que choisissez-vous?

Que de fois cela s'est reproduit. Elle faisait toujours cas de n'importe quelle opinion pour mettre à l'aise et redonner confiance en soi.

Cette charité, elle nous avait suggéré de la demander à Notre-Seigneur tous les matins, pendant qu'il reposait dans nos cœurs par la Sainte Communion afin qu'Il soit le lien qui nous unisse toutes dans un grand amour.

Il fallait savoir supporter et elle-même en donnait l'exemple :

« Quand une sœur s'oubliait à lui parler vivement, elle « laissait écumer la coléreuse » et se taisait pour l'aider à se calmer ayant l'air de ne pas en tenir compte. Aller lui demander pardon était facile. On était toujours si bien accueilli, et, elle excusait toujours, mettant la faute sur le compte de la fatigue ou de la surcharge de travail.

Charité envers les pauvres enfin :

Elle aimait beaucoup les pauvres, ne les renvoyait jamais, même quand nous voyons qu'ils nous trompaient ; elle disait ce que répétait notre bon père St Vincent : « il vaut mieux être trompé que de leur refuser! » Ce qu'elle n'aimait pas, c'est quand elle apprenait que nous avions marchandé avec des pauvres ou les petits marchands, elle se moquait de nous alors: « Nous voilà riches avec ces quelques piastres" ... Elle ne voulait pas qu'on lésine avec eux : « vous n'avez pas confiance en la Providence » me disait-elle quelques jours avant sa mort, parce que je paraissais inquiète au sujet des dépenses que m'occasionnaient une colonie de Vacances pour des jeunes filles pauvres.

Nous ne devons pas nous ménager à leur service, surtout nous devons les aimer; à chaque fois que l'occasion se présentait, répétition d'oraison ou conférence, elle ne manquait pas de revenir sur ce sujet :-« Aimez les enfants, pas de sobriquets, pas de punition qui les humilie, soyez bonnes pour leur faire du bien. »

Elle nous répétait souvent que ce n'est pas par des paroles amères que nous ferons aimer le travail à nos enfants, mais en nous ingéniant à rendre ce travail attrayant, intéressant.

Dans les classes, bien que son activité fût très ralentie, elle avait encore une énorme influence. Les grandes élèves la respectaient beaucoup; elle-même les recevait dans son bureau à l'occasion des bulletins trimestriels et elle prenait connaissance en détail de leurs compositions. Mais elle n'humiliait jamais en public.

Un jour, après avoir encouragé les premières et stimulé les suivantes, une élève attendait son observation méritée car elle avait été très paresseuse. Sœur Supérieure lui dit: « Maintenant, Leila, nous avons à parler sérieusement. Les autres peuvent s'en aller et continuer à bien travailler. Bon courage mes enfants. » Laila resta quelques minutes et, en sortant, avait les yeux un peu rouges. Leila resta silencieuse sur tout ce qui avait été dit : secret d'âme qui porta cependant des fruits visibles!

Elle était toujours à l'affût des nouvelles méthodes (je parle encore de ses trois dernières années).

« On ne faisait pas ainsi jusqu'à maintenant, mais il faut s'adapter. Faites venir de France tous les livres et documents dont vous avez besoin. » Et quand ces documents arrivaient, elle en prenait soigneusement connaissance : « Il faut faire connaître cela aux Sœurs, c'est intéressant. »

Encourageant toutes les initiatives, elle se montrait heureuse de tout ce qui pouvait stimuler l'ardeur et le zèle des enfants.

Les méthodes actives, elle voulut surtout les introduire dans les classes de catéchisme, envoyant pour cela ses compagnes suivre la session catéchistique de

1955 à Alexandrie, confrontant ensuite, les expériences des sœurs, montrant les dessins des élèves, etc. Car, bien entendu, elle attachait la plus grande importance à l'enseignement de la religion. « Nos Sœurs, nos enfants n'auront comme bagage religieux que ce que vous leur donnerez. Vous serez responsable d'une classe mal préparée. Profitez de tout ce qui vous est donné: vos oraisons, les lectures. Soyez patientes. » Et à la Sœur chargée de préparer les enfants à la première Communion: « Il faut un ange pour s'occuper des anges. C'est une grâce que le Bon Dieu vous fait, et un grand honneur. »

Elle-même, pendant des années, alla chaque semaine faire le catéchisme d'ans les grandes classes, nous guidant dans les œuvres de formation.

Très bonne pour tous, son premier prochain, c'était ses compagnes, mais les professeurs, les employées sont unanimes pour dire sa bonté; chacune se sentait aimée. Une femme de service musulmane disait en parlant d'elle le lendemain de sa mort: « Celle-là, elle aura été au ciel tout droit. »

Comment ne pas parler des « amis de ma Sœur ».

Une catégorie de pauvres, le plus souvent aigris ou malades, qui tournait dans toutes les Communautés. Ma Sœur ne voulait jamais qu'on les renvoie sans leur donner. Il y en avait qui venaient régulièrement vendre des articles de librairie ou des coupons d'étoffe qu'elle payait plus cher que dans les magasins. Quand je le lui faisais remarquer elle me disait : « Donnons-leur donc l'illusion de travailler un peu ». Un d'entre eux se montrait plus particulièrement exigeant et avait même été malhonnête avec moi (il voulait voir ma Mère personnellement) je demandai à ma Sœur de ne plus le recevoir. « Jamais de la vie, me dit-elle, envoyez le moi ».

Les pauvres honteux étaient ses préférés. Ces derniers temps, j'ai été surprise de voir plusieurs familles soutenues par elle, à l'insu de tout le monde.

Mais le secours matériel ne lui suffisait pas, elle s'intéressait à eux et les encourageait.

Tout l'intéressait, depuis les questions concernant la Chère communauté, les classes, les examens, les pauvres, jusqu'aux fleurs du Jardin et aux petits poussins de la bassecour.

Ma Sœur avait gardé un cœur très jeune. Elle aimait tous nos Mouvements de jeunesse et nous encourageait en nous témoignant un vif intérêt. Comme j'étais heureuse après chaque réunion de J.E.C.F. ou d'Enfants de Marie, de lui en faire le compte rendu. On aurait dit qu'il n'y avait que ma réunion qui comptait à ses yeux !

Elle comprenait chaque âme, savait donner à chacune le conseil qui lui convenait, ce, qui pacifiait.

Je lui dis un jour que j'éprouvais un réel plaisir à causer avec Sœur X ... des enfants; de nos œuvres; je lui demandai si je devais cesser ou diminuer ces conversations. Elle me dit que non, que ces entretiens nous faisaient du bien à toutes les deux puisque nous étions dans une période de congé exceptionnel et que notre office n'en souffrait pas. Pas de soupçons avec elle !

Sa discrétion lui ouvrait tous les cœurs. Non moins grande était sa patience. A n'importe quel moment de la Journée, nous pouvions nous adresser à elle. Elle souriait quand on l'interrompait au milieu d'un compte-rendu, d'une lettre. « Je suis là pour vous, disait-elle, qu'est-ce qui ne va pas ? » Elle laissait parler, savait écouter. Et chaque fois elle trouvait Le mot surnaturel qui calme et qui encourage ou la phrase

nette et précise qui soulignait impitoyablement l'égoïsme, la recherche de soi, faisant toucher du doigt le naturel dans La façon de penser ou d'agir.

Sa grande dévotion à la Sainte Vierge se reflétait dans la formation qu'elle voulait donner aux élèves. Toutes les fêtes de Marie étaient honorées d'une manière spéciale. Dans le courant d'avril, elle nous disait : « Le moi de mai approche. Qu'allons-nous faire avec les enfants, pour bien honorer la Sainte Vierge? Elle écoutait, donnait son avis.

Elle aimait les grandes cérémonies collectives.

En 1955 pour la clôture du mois de Marie, elle voulut une grande procession dans le jardin et dans la cour. Elle avait examiné avec soin le programme des chants et prière et une fois toutes les élèves (plus de cinq cents) groupées devant un autel à Marie dressé à l'entrée de la maison, elle lança au micro installé exprès, quelques invocations auxquelles les élèves répondaient par des acclamations enthousiastes.

« La Sainte Vierge ne devait-elle pas aimer très particulièrement l'Egypte, » expliquait-elle: « Ce sol vous voulez, elle l'a foulé. Cet air que vous respirez, elle l'a respiré. Ce ciel qui est au dessus de vous, elle l'a regardé et non seulement dans son corps glorifié comme aux Apparitions, mais dans son corps humain et mortel. Egypte, terre privilégiée, sois heureuse et fière entre toutes. »

Mais ennemie de la routine, elle aimait varier ces manifestations chaque année.

Cette grande confiance qu'elle avait en Marie, je l'ai remarquée surtout pendant la guerre. Menacées de toutes sortes de difficultés et même d'expulsion, elle nous encourageait à avoir confiance. Elle passait alors de longs moments à la Chapelle, le chapelet presque toujours en main.

« Nos Sœurs, la Sainte Vierge nous a trop donné de preuves de son amour pour notre maison. Ce n'est pas maintenant à la veille de sa fête (on était le 25 Novembre) qu'elle va nous abandonner. Allons prier ensemble. » Et le danger écarté: « Nous allons chanter tout de suite le Magnificat à la chapelle et, en reconnaissance, nous promettons à la Sainte Vierge de mettre tous nos soins à la faire mieux aimer de toutes les âmes qui nous approchent. »

Durant ces trois dernières années, sa Retraite se passa à Reyfoun, dans les montagnes du Liban où elle allait prendre un mois de repos. Son recueillement était tel qu'aucune Sœur ne se serait permis de l'interrompre. Elle suivait l'horaire traditionnel, allant à la chapelle pour les oraisons, cousant et méditant au jardin. Elle tenait toujours à revenir au Caire pour le 15 Août, alors qu'il y fait encore bien chaud, voulant passer plus « en famille » Notre Dame de l'Assomption.

Enfin, dernière caractéristique : une dévotion bien vincentienne, la dévotion à la Providence : elle la recommande souvent et elle en vécut à fond.

Quand elle commença à sentir les premières atteintes de son infirmité elle essaya beaucoup de remèdes, désirant travailler jusqu'au bout; puis quand elle se rendit compte qu'il n'y avait rien à faire, elle accepta sans se plaindre, disant : « Il faut laisser faire le bon Dieu. Ce qu'Il choisit est ce qu'il y a de meilleur pour nous ! »

Insensiblement, peu à peu, elle était obligée d'abandonner une partie de ses activités. « L'année dernière, raconte son Assistante, quand elle dut me laisser son bureau pour recevoir les parents, j'eus un moment d'hésitation. Il me semblait que cela devait lui être très pénible de voir une autre prendre cette place où elle avait travaillé pendant tant d'années. Elle se rendit compte de mon impression et me dit : 'Ne croyez pas

que j'ai de la peine, je suis contente de me rapprocher du moment où je verrai le bon Dieu que j'ai cherché toute ma vie'. »

Détachée de tout, elle nous répétait souvent ce passage de l'imitation : « Que le petit oiseau soit retenu par un fil de soie ou par un câble, il ne peut voler. » On sentait bien qu'elle vivait cela intensément. « Quand, dans son bureau je remarquais un objet ou une image, raconte une Sœur, elle me disait toujours : « Emportez-le »... donnant tout ce dont elle n'avait absolument besoin et nous encourageant à en faire autant.

Pendant la dernière année que je passai avec elle, j'ai été frappée de son insistance à me répéter très souvent : « Ma petite sœur, ne travaillons que pour le Bon Dieu. Ne nous laissons pas troubler par l'opinion que lion peut avoir de nous ».

Les moyens humains comptaient peu à ses yeux. Les dernières armées où je l'aidais dans l'administration de la maison, elle riait quand elle me voyait faire des calculs pour savoir si nous pouvions faire telle ou telle chose. « Si j'avais fait ainsi, me disait-elle, je n'aurai pu rien faire. Il faut bien prier pour savoir si le bon Dieu veut cela oui ou non et puis après, aller de l'avant et le bon Dieu nous enverra le nécessaire. » Ce qui ne l'empêchait pas d'user de prudence: « Aide-toi, le ciel t'aidera ».

Pendant les événements survenus en Egypte, son calme impressionnait. Malgré l'occupation d'une partie de notre maison par l'armée égyptienne et les menaces qui pesaient sur nos écoles, elle garda une confiance totale, maintenant l'optimisme dans toute la Communauté.

Deux mois de maladie l'ont purifiée. Elle souffrit d'aller dans un hôpital qui n'était pas tenu par nos Sœurs, soignée par des infirmières qui ne comprenaient pas le français; aussi dès qu'elle put revenir dans son cher Collège, nous fûmes heureuses de pouvoir l'entourer de nos soins les plus affectueux. Elle envisagea la perspective d'une amputation. Après le départ du chirurgien, elle me supplia de ne pas la laisser retourner à l'hôpital puis quelques instants après elle se reprit : « Je veux bien tout ce que le bon Dieu voudra, me dit-elle. » Combat de la nature et de la grâce... où la grâce triompha!

Son grand souci était de ne pas nous surcharger; elle ne voulait; Pas que nous nous mettions en retard pour les exercices de communauté.

Durant les deux derniers mois de sa vie, alors que sa plaie à la cheville l'immobilisait, elle aimait à se tenir sur une large terrasse, proche de la chapelle, d'où elle suivait les exercices de piété avec nous. Chaque après-midi, l'une de nous venait travailler auprès d'elle. C'est là qu'un jour elle me dit, au cours d'une conversation que nous avions ensemble:

- « Voyez comme la Communauté est bonne et combien nous lui devons. »
- « Oui, ma Sœur, mais vous, vous l'avez bien servie. »
- « Qu'est-ce que cela auprès de tout ce que nous avons reçu d'elle. »

Elle parlait souvent de la mort et l'attendait avec calme bien qu'elle souffrît beaucoup en pensant qu'elle pouvait donner un surcroît de travail à ses compagnes. Mais sa souffrance ne l'empêchait pas de penser aux difficultés de ses sœurs. L'avant-veille de sa mort, après avoir fait la prière avec elle, dans sa chambre, elle me dit: « Approchez, Sœur N., ne vous faites pas de souci pour cette histoire (j'avais eu une difficulté avec une compagne et la lui avait dite le matin), vous avez agi comme vous deviez, n'y pensez plus, surtout ne vous tourmentez pas ». De fait, il n'y eut aucune suite.

« Ma Sœur, je vous en prie, lui dit une autre compagne, je vous en prie, offrez un peu de vos souffrances (car elle a bien souffert moralement et physiquement) pour la conversion de telle âme. Et elle de répondre en regardant le ciel : »Oh! En ce moment, il y a tant d'intentions importantes... je trouve que je ne souffre pas assez ». On sentait bien que tout était sur-naturalisé chez elle, peines et joies.

« Parlant de l'état des œuvres, écrit son Assistante, elle me fit constater que le bon Dieu bénissait visiblement notre maison et me reprochait de m'inquiéter de l'avenir. 'Faites donc confiance au bon Dieu, et d'ailleurs, je suis encore là!' Puis elle ajouta: 'Vous savez, quand je serai au ciel, car je suis bien sûre d'y aller, j'ai trop désiré le bon Dieu toute ma vie pour ne pas le trouver, je continuerai à vous aider.' »

Son état de santé sembla un moment s'améliorer. Elle se rendait compte cependant qu'elle avait en perspective une vie d'infirme: elle accepta sans se plaindre. « Je voudrais bien qu'Il ma prenne, disait-elle, si je ne suis plus utile; mais je veux bien tout ce qu'Il veut. »

Et, subitement, quittant la chapelle, le jour de Saint Vincent, elle eut une défaillance en rentrant dans sa chambre. En quelques minutes, tout fut fini.

Sans angoisse, sans agonie, avec le sourire sur les lèvres elle a quitté cette terre et son âme, nous en sommes convaincues, est allée recevoir la récompense promise au bon et fidèle serviteur.

Elle peut chanter devant le Seigneur comme Isaïe :

« Il y aura un autel pour Yaveh dans la terre d'Egypte, et près de la fontaine une stèle pour Yaweh !

Yaweh se fera connaître de l'Egypte et l'Egypte connaîtra Yaweh en ce jour-là !

Ils feront des sacrifices et des offrandes; ils feront des vœux à Yaweh et les accompliront ! »

N'est-ce pas ce qu'ont obtenu, tout spécialement, ses vingt sept années de dévouement aux Pauvres et a la Jeunesse égyptienne.

\*\*\*\*\*